

# La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée par le Département de l'Aisne / avril 2014

31

Prélude oublié  
au Tour 2014

**EN 1919  
LE CIRCUIT CYCLISTE  
DES CHAMPS  
DE BATAILLE**



Bibliothèque nationale de France

## Le chemin de Marguerite et Eugénie CHRONIQUE D'UNE FAMILLE DE BEAURIEUX



Collection Benoît Le Floch

Sur le Chemin des Dames en 1921, non loin de la Caverne du Dragon. A gauche, Eugénie et Marguerite Neveux.

**ACTUALITÉ** p. 3 Programme du 16 avril

**MÉMOIRE** p. 4 - 8 1919, Le Circuit des champs de bataille

**ARCHÉOLOGIE** p. 9 - 11 La sépulture du fusillé Chassaing

**DOCUMENT** p. 12 - 13 Une si (extra) ordinaire photographie

**TÉMOIN** p. 14 - 17 Jean Marfaing

**PORTFOLIO** p. 18 - 23 L'avant, pendant et après-guerre d'une famille bourgeoise

**PAGE D'ARCHIVES** p. 24 - 27 Ceux de 1814

**UNE HISTOIRE** p. 28 - 31 Le tribut des rugbymen

Il y a cent ans **1914** p. 32 - 33 Les Britanniques à Pont-Arcy

**LIVRES** p. 34 - 35

**L'AGENDA** p. 36



## ACTUALITÉ

2

### LES BRITANNIQUES AU CHEMIN DES DAMES

#### Exposition à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames

##### A partir du 16 avril

Après la bataille de la Marne en septembre 1914, les Allemands battent en retraite et s'arrêtent sur les hauteurs du Chemin des Dames d'où ils dominent toute la vallée de l'Aisne. De la mi-septembre à la mi-octobre 1914, le corps expéditionnaire britannique perd plus de 12 000 hommes en tentant vainement avec les Français de déloger les Allemands du plateau. Au cours de ces premiers combats sur l'Aisne, qui préfigurent par certains aspects les attaques coûteuses du printemps 1917, la guerre se fixe, les premières tranchées sont creusées. La Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames consacre, à partir du 16 avril 2014, une exposition à cet engagement oublié des Britanniques au Chemin des Dames.

#### Avril, mai, juin à la Caverne du Dragon

Café-Philo 15 h - 16 h

- 13 avril : le devoir de mémoire est-il indispensable ?

- 11 mai : la paix est-elle une utopie ?

Visites thématiques

- 21 juin : 14 h / 16 h visite thématique sur Laffaux

- 28 juin : 10 h 30 / 16 h 30 visite couplée Fort de Condé / Fort de la Malmaison

Visites quotidiennes (horaires sur [www.caverne-du-dragon](http://www.caverne-du-dragon))

Événements

- 23 avril : 15 h projection du film *Charlot soldat* et courts-métrages (festival Ciné Jeunes)

- 3 mai : 17 h conférence OT de Laon, « l'occupation allemande à Laon »

- 10 mai : 20 h 30 concert Sugar Cane, hommage à Scott Joplin. Piano : Caroline Faget (festival Jazz'titudes)

- 17 mai : Nuit des Musées 20 h 30 : spectacle « Foutez-nous la paix » (résidence Denis Wetterwald, BDP de l'Aisne)

- 24 mai : 17 h : lecture-spectacle avec la compagnie Ca va aller (avec la Médiathèque de Tergnier)

- 1<sup>er</sup> juin : 14/15h30 : concert de Tichot, « de la boue sous le ciel » (festival Jardins en Scène)

- 7 juin : 17h conférence d'Yves Desfossez, SRA Champagne Ardennes (Journées de l'Archéologie)

Réervations, renseignements : 03 23 25 14 18 / [caverne@cg02.fr](mailto:caverne@cg02.fr)



2<sup>nd</sup> Grenadier Guards Private Wallace Clissold with his comrades in their barracks. Collection Martin Clissold

#### Au Fort de Condé

- 13 avril : Réouverture du fort

- 13 avril : Spectacle à 14 h et 16 h « Le petit peuple de pierre »

- 25 avril : Spectacle à 17 h « Performance artistique »

- 24 mai : Spectacle à 20 h 30 : « Dom Juan »

#### A l'abbaye de Vauclair

- 12 et 13 avril de 14 h à 18 h : Peintures « Ici et ailleurs », Yves Fouan

- 19 et 20 avril de 14 h à 18 h : Sculptures en bronze, Didier Hannecart et Créations autour de la laine, Sylvie Rivière

- Les week-end de mai et juin, de 14 h à 18 h : Rencontre d'artistes Aisne, Marne, Ardennes. Galerie cultiv'Art d'Aizelles

- 21 juin à 10 h : Assemblée générale de l'association, à Vauclair, suivie d'une conférence de Stéphane Bedhome sur « L'Architecture de la Reconstruction, 1919-1939 ».

Visites guidées sur rendez-vous au 03 23 22 43 02

## LE 16 AVRIL : PROGRAMME

### MARCHE À L'AUBE

Départ **5 h 30** de la place de la mairie à Craonne

Marche commentée par Noël Genteur.

Durée : 3 h 30 à 3 h 45, temps comprenant les arrêts commentés.

Dénivelé : 200 m.

A la première halte, brève illumination du monument des Basques.

Café à l'arrivée.

Avant la marche, à 5 h, place de la mairie à Craonne, prélude musical (Tichot).

### CORBENY, LE MCDONNELL TRIO

**10 h 30**

Spectacle musical

Mairie salle polyvalente, 4 bis, rue d'Aizelles, Corbeny. Durée : 1 h 20.

Accès libre et gratuit dans la limite des places disponibles.

« It's a long way to Tipperary ». C'est ce titre emblématique que Kevin, Michael et Simon McDonnell ont donné à leur spectacle musical. Puisant dans le répertoire populaire, ces trois musiciens croisent en chansons des regards français, allemand, irlandais, britannique et américain sur une épreuve commune : la Grande Guerre. Guitare, accordéon, banjo et voix du trio nous transportent par l'émotion devant une fresque universelle de la douleur, de la révolte, de l'espoir et de l'amour suspendue au-dessus des champs de bataille.

Proposé par la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames et la Bibliothèque départementale de l'Aisne avec le concours de la médiathèque de Corbeny.

### DE VENDRESSE À CERNY DANS LES PAS DES ANGLAIS

Départ à **14 heures** de la place de la mairie à Vendresse-Beaulne.

Promenade sur les traces des soldats du corps expéditionnaire britannique qui ont combattu au Chemin des Dames, de la mi-septembre à la mi-octobre 1914.

Commentaire historique par Yves Fohlen, guide-conférencier de la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

Arrivée à Cerny-en-Laonnois à 16 heures. Retour au point de départ pour 16 h 30.

### VIEUX CRAONNE - L'ARBORETUM MUSICAL

De **17 h à 19 h 30**

Trois concerts en plein air dans l'arbooretum du vieux Craonne. Accès libre et gratuit. Les groupes se produisent sur une scène couverte.

#### • Dans la malle du poilu

Amanda Favier, violon ; Célimène Daudet, piano ; autour du violoniste, compositeur et soldat Lucien Durosoir (1877-1955). Organisé avec le concours de l'ADAMA.

Programme : Clara Schumann - Florent Schmitt - Fernand de la Tombelle - Alfredo d'Ambrosio

- André Caplet - Lucien Durosoir - Debussy.

#### • Le groupe Arapà

Jacques Culioli (voix), Jean-Charles Papi (voix, guitare, violon, mandoline) et Don-Mathieu Santini (voix, guitare).

Arapà, originaire du sud de la Corse, donne à entendre le patrimoine musical de l'île, qu'il interprète en toute liberté artistique. Le rapport étroit à la mémoire qu'entretient Arapà entre ici en résonance avec le Chemin des Dames où le fait mémoriel occupe une place importante.

#### • Le Chœur d'hommes du conservatoire de Laon

Le Chœur d'hommes du conservatoire de musique de Laon, dirigé par Eric Münch, proposait en 2013 la libre interprétation d'une série de morceaux ressortissant au répertoire de chansons de soldats. Ce spectacle avait fortement ému les participants à la journée du 16 avril. Il est repris cette année dans ce haut-lieu qu'est l'arbooretum du vieux Craonne.



La marche du matin montera au monument des Basques.

Département de l'Aisne

### LA SOIRÉE

#### • 19 h 35 - 20 h 45

Pique-nique du soir sur la place de la mairie de Craonne, partage d'un pique-nique. Chacun amène pour soi et pour son voisin.

#### • 20 h 45 - 21 h 15

Courte marche jusqu'au cimetière militaire de Craonnelle : 1,5 km. Distribution de cyallumes.

#### • 21 h 30 - 21 h 50

Illumination du cimetière de Craonnelle

Bougies et feux de Bengale. Reprise de chants corses par le groupe Arapà. Retour à Craonne

#### 22 h 15 - 23 h 30

Veillée-causeries

A la mairie de Craonne, deux spécialistes content des histoires de 14-18.

- Philippe Salson, agrégé et docteur en histoire : quelques histoires de civils dans la guerre ;

- Franck Lesjean (Association Archéologie de la Grande Guerre) : propos sur les souliers de soldats.

3

### Samedi 12 avril à Laon 20 h 30 à la MAL

#### LE VIOLONCELLE DE GUERRE - MAURICE MARÉCHAL ET "LE POILU" Concert lecture d'après les 9 carnets de guerre de Maurice Maréchal

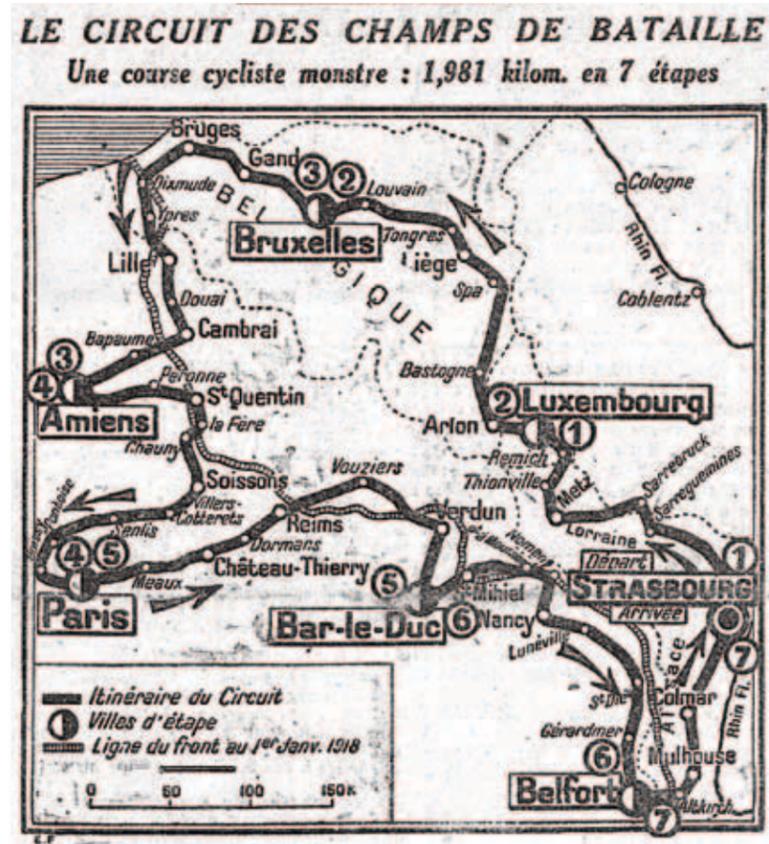
Emmanuelle Bertrand, violoncelle

Christophe Malavoy, comédien

(Œuvres de Bach, Mendelssohn, Boëllmann, Strauss, Britten, Henze, Amoyel...)

Un spectacle consacré aux carnets de guerre du grand violoncelliste Maurice Maréchal, et à son instrument de fortune : Le Poilu, fabriqué en 1915 par deux soldats menuisiers à partir de bois de caisse de munitions allemandes et de morceaux de porte en chêne. Une reconstitution menée par Emmanuelle Bertrand qui joue sur un fac-similé du Poilu, aux côtés de Christophe Malavoy qui dit les textes de Maurice Maréchal.

Entrée gratuite sur réservation : contremarques à retirer auprès de : Maison des Arts et Loisirs (Laon) - Bibliothèque départementale de l'Aisne (03 23 75 55 70) - ADAMA (03 23 24 60 09) Spectacle offert par le Conseil général de l'Aisne, dans le cadre du 14<sup>e</sup> Printemps des conteurs et des arts de la scène produit par la Bibliothèque départementale de l'Aisne, en partenariat avec l'ADAMA et avec le soutien de la Ville de Laon, de la Maison des Arts et Loisirs et du Festival de Laon.



Le Petit Journal du 5 janvier 1919 (détail de la Une). Le Circuit des champs de bataille : de Strasbourg à Strasbourg en 7 étapes. Le tracé annoncé est celui qui sera emprunté par les coureurs du 27 avril au 11 mai. Seule modification : les organisateurs ont finalement renoncé à passer par la ville allemande de Sarrebruck, malgré la présence de troupes françaises d'occupation. Bibliothèque nationale de France



Le Petit Journal du lundi 5 mai 1919. Le Circuit des champs de bataille qui fait étape à Paris partage la une avec les deux grands événements qui font l'actualité du printemps 1919 : l'affaire Landru (« le Barbe-bleue de Gambais » a assassiné onze femmes entre 1915 et 1919) et la préparation du Traité de paix qui sera signé à Versailles le 28 juin 1919. Bibliothèque nationale de France

# PRÉLUDE OUBLIÉ AU TOUR 2014

## EN 1919, LE CIRCUIT CYCLISTE DES CHAMPS DE BATAILLE

LE TOUR DE FRANCE 2014 DANS SES PREMIÈRES ÉTAPES ENTRE LA BELGIQUE ET L'ALSACE A TENU À PARTICIPER À SA MANIÈRE AU CENTENAIRE DE LA GRANDE GUERRE. LE 10 JUILLET, LE CHEMIN DES DAMES SERA AU PROGRAMME DE LA 6<sup>e</sup> ÉTAPE. LE SPORT CYCLISTE AU SERVICE DE LA MÉMOIRE ? DÉJÀ EN 1919, 87 COUREURS ÉTAIENT AU DÉPART DE STRASBOURG POUR LE PREMIER CIRCUIT DES CHAMPS DE BATAILLE.

APRÈS QUATRE ANS d'interruption, l'année 1919 voit la reprise du calendrier cycliste. Non que toute compétition ait été supprimée pendant la guerre : on a couru par exemple, en 1917 et 1918, la classique Paris-Tours. Le 20 avril 1919, c'est le grand retour du sport cycliste avec la course Paris-Roubaix, en attendant le 25<sup>e</sup> Bordeaux-Paris qui doit se courir les 17 et 18 mai, et le Tour de France fin juin. Le 27 avril, c'est le départ du « Circuit des champs de bataille », la première

grande course par étapes de l'après-guerre en France. L'épreuve est patronnée par l'un des principaux quotidiens français d'alors, *Le Petit Journal*, connu pour avoir créé en 1891 le fameux Paris-Brest-Paris, une épreuve de 1 200 kilomètres sur trois jours qui se déroulait tous les dix ans <sup>1</sup>....

### PÈLERINAGE ATHLÉTIQUE ENTRE LA GUERRE ET LA PAIX

En annonçant dans son édition du 4 janvier 1919, moins de deux mois après l'armistice, une grande course par étapes pour le printemps, puis en dévoilant le lendemain les sept étapes du Circuit des champs de bataille, *Le Petit Journal* se lance un véritable défi. Il y a d'abord la question du tracé qui traverse le Nord et l'Est de la France, ainsi que la Flandre, des régions ravagées par 52 mois de guerre et d'occupation. On imagine l'état des routes restées pendant des années sans entretien régulier et parcourues par d'innombrables convois militaires, les ponts détruits... Jusqu'à la dernière semaine avant le départ, les organisateurs ont hésité à neutraliser une bonne portion de la 5<sup>e</sup> étape, entre Reims, Vouziers et Verdun. Finalement, le tracé prévu

sera emprunté. Faut-il s'étonner que la 4<sup>e</sup> étape Amiens-Paris par Saint-Quentin et Soissons évite Laon et passe très au large du Chemin des Dames ? Le secteur est alors totalement compris dans la « zone rouge » et la route du plateau ne sera rouverte à la circulation qu'en 1924. En fixant le départ et l'arrivée du circuit à Strasbourg où les troupes françaises ne sont entrées que le 21 novembre 1918, en passant par Metz où le Tour de France n'était plus passé depuis 1911, il s'agit d'affirmer avec éclat le retour des « provinces perdues » à la France. Sous conditions cependant. Pour se rendre en Alsace-Lorraine, territoire allemand il y a peu et désormais sous administration française, les coureurs devront être munis d'un sauf-conduit. Le Circuit traverse Ypres, Péronne, Coucy-le-Château, Soissons, Reims, Verdun... Mais même dans un journal d'informations générales comme *Le Petit Journal*, le lecteur n'aura pas droit à des descriptions des ruines et de paysages dévastés par la guerre, ni à des tirades anti-allemandes sur la destruction du donjon de Coucy... Les champs de bataille constituent la toile de fond des exploits sportifs. Un pèlerinage oui, mais un « pèlerinage athlétique », et d'abord « la fête du muscle » (*Le Petit Journal* des 27 et 28 avril 1919). Tout au plus, évoque-t-on ici « les champs de bataille de l'Yser et de la Somme, les plaines désertiques et chaotiques où quatre ans durant l'humanité joua son Destin » ou là, lors de la 5<sup>e</sup> étape, deux coureurs arrivés à Bar-le-Duc le lendemain matin « après avoir passé la nuit en route dans une tranchée » du côté de Verdun...

### DES COUREURS ANCIENS COMBATTANTS

En janvier, l'incertitude plane encore sur la participation des coureurs. La plupart sont encore militaires et la démobilisation est liée pour une

large part au respect de l'armistice par l'Allemagne, où la situation intérieure est incertaine. Et l'armistice doit être reconduit chaque mois, jusqu'à la signature du traité de paix... La démobilisation qui commence le 18 janvier s'effectue avec prudence : 1, 2 million d'hommes sont déjà rendus à la vie civile le 15 février, 800 000 de plus le 31 mars. A peine démobilisé, c'est, parmi beaucoup d'autres, le cas de Jean Alavoine, l'un des coureurs français les plus populaires. Il a couru le Tour 1914 avec pour équipier chez Wolber-Peugeot le Luxembourgeois François Faber, vainqueur de l'épreuve <sup>2</sup>. Après avoir été mobilisé au début de la guerre au 21<sup>e</sup> régiment de dragons où il est... «vélocipédiste», il est passé en mai 1915 dans le train des équipages, d'abord au 19<sup>e</sup> escadron où il a retrouvé un autre champion cycliste, le Marnais Maurice Brocco, puis en avril 1917 au 20<sup>e</sup> escadron, l'unité de Petit-Breton, le vainqueur du Tour de France en 1907 et 1908. Entre temps il a appris la mort, le 19 juillet 1916, de son frère Henri, caporal au 1<sup>er</sup> Groupe d'aviation, dont l'avion s'est écrasé lors d'un vol d'entraînement à Pau. En mai 1917, Alavoine est nommé caporal à l'école d'aviation d'Avord (Cher) où il reste jusqu'à sa démobilisation le 22 mars 1919, moins de cinq semaines avant le départ du Circuit <sup>3</sup>. 134 engagés selon *Le Petit Journal* du 25 avril, mais 87 coureurs réellement au départ au matin du 27 avril. Une majorité de Français, mais

(SUITE DE TEXTE P. 6) ■ ■ ■

<sup>1</sup> Fondé en 1863, *Le Petit Journal* était l'un des quatre grands quotidiens parisiens avec *Le Matin*, *Le Petit Parisien* et *Le Journal*. Son tirage qui était encore en 1914 de 850 000 exemplaires, n'est plus que de 400 000 en 1919.

<sup>2</sup> Faber qui s'était engagé dans la Légion étrangère, a été tué en Artois en 1915, son corps n'a jamais été retrouvé. C'est l'un des trois anciens vainqueurs du Tour de France morts au cours de la guerre, avec Octave Lapize et Lucien Petit-Breton.

<sup>3</sup> Archives départementales des Yvelines, registres matricules et des états de service, recrutement de Versailles, 1RM403, n°3248 (consultable en ligne).



**Tour de France 1909. Faber et Alavoine après leur arrivée au Parc des Princes. Les deux hommes faisaient alors équipe. Faber meurt au front en 1915.**

Agence Rol. Bibliothèque nationale de France

tendancieux qui sont mis en circulation par certaines personnes, voire par certains confrères » (édition du 2 mars). Qui sont ceux qu'il appelle malicieusement les « empêchés de cyclisme en rond » ? De fait, à part *L'Echo des sports*, le quotidien sportif concurrent de *L'Auto* qui publie le détail des localités traversées par les coureurs, la presse française réduira souvent à la portion congrue le compte rendu de la course en avril-mai. Les têtes sont ailleurs : le Circuit est annoncé en janvier au moment où commence la Conférence de la Paix à Versailles. Il se déroule alors que les vainqueurs achèvent la rédaction du Traité, le 4 mai, et que le texte est présenté à la délégation allemande le mercredi 7 mai. A longueur de pages, les journaux publient et commentent les dispositions des différents articles, laissant peu de place pour la rubrique sportive.

Mais, malgré l'appui de l'Union Cycliste Internationale dont le Président est nommé juge-arbitre de la compétition, malgré les dizaines d'articles d'un règlement établi avec le concours de l'Union Vélocepdique de France, il semble bien que les « empêchés de cyclisme en rond » proviennent aussi du milieu cycliste lui-même. *Le Petit Journal* attend le 7 mai, alors que le succès populaire du Circuit semble assuré, pour publier une lettre de M. Courallet, le président du Syndicat des coureurs cyclistes professionnels, où l'on peut lire : « Nous regrettons que les spoliateurs du sport cycliste n'aient pas permis à leurs coureurs enchaînés de participer à votre belle épreuve ».

Après bien des incertitudes, et malgré les faux bruits de report ou d'annulation, la course a lieu, et à la date prévue. Des centaines d'affichettes bleues aux couleurs du *Petit Journal* ont été disposées sur le parcours pour indiquer leur route aux coureurs. Toute une organisation en effet : il y a aussi des centres de ravitaillement fermés à 100 km de chaque arrivée, un convoi de camions Atlas pour transporter matériel et vêtements de rechange, et six voitures officielles. Dans l'une d'elles a pris place l'envoyé spécial du *Petit Journal*. C'est Marcel Allain. Le co-auteur des aventures du célèbre Fantômas écrit pendant le Circuit quelques pages qui mériteraient de figurer dans une anthologie du reportage sportif avec celles d'un Antoine Blondin ou d'un Yves Gibeau décrivant la terrible défaillance de Bahamontès dans le Tour 1954<sup>5</sup>.

#### SOUS LA PLUIE ET LA NEIGE

« Il appartient maintenant au beau temps de favoriser l'épreuve, les engagés entendent cependant ne reculer devant aucune difficulté. D'ailleurs, quand durant quatre ans et demi, on a fait la guerre contre les Boches, on en a vu d'autres. » (*Le Petit Journal* du 28 avril 1919) L'imprécation n'aura servi à rien. Les trois premières étapes se déroulent sous des conditions météorologiques particulièrement mauvaises : pluie glaciale, neige et grêle, bourrasques de vent. Arrivée de la 1<sup>ère</sup> étape : « Sous la grêle cinglante, la neige aveuglante, la boue qui empêtre, l'ornière qui étirent, ces 71 coureurs avaient fait le prodige de vaincre et, reconnaissante, la foule inlassablement, leur a

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 5)

6 aussi des Belges, quelques Luxembourgeois, deux Suisses dont le recordman de l'heure Oscar Egg, et aussi le coureur tunisien Ali Neffati. Il faut dire que l'épreuve est richement dotée. 6 000 francs au vainqueur du classement général, 4 000 au second, 3 000 au troisième, en tout 19 300 francs pour récompenser les coureurs qui arriveront à Strasbourg. Et 18 000 francs pour l'ensemble des prix aux étapes dont 1 000 francs à chaque vainqueur d'étape. Sans compter les nombreux prix offerts par les villes traversées et une indemnité journalière pour les concurrents qui seront toujours en course après les deux premières étapes.

#### « LES EMPÊCHÉS DE CYCLER EN ROND »

Dans un long éditorial publié le jour du départ sous le titre « Pourquoi ? », Marcel Allain<sup>4</sup> revient sur les objectifs de la course. Le Circuit est certes destiné à faire vivre le souvenir des années de guerre, mais il s'agit avant tout d'enthousiasmer la jeunesse « par le spectacle de l'effort » et de l'encourager à pratiquer cette « morale du corps » qu'est le sport. « Après quatre années de guerre, écrit Marcel Allain, notre jeunesse s'éveille du cauchemar, elle aspire à vivre, après avoir consenti à mourir ». Vivre non « à la façon routinière du Français de 1913 », mais « à la façon du poilu, de l'homme qui peine, conscient de son effort ». L'article se termine par une exaltation de « la Race », c'est-à-dire la quintessence de la Nation française : « En vérité, c'est pour le Destin de notre race que *Le Petit Journal*, demain, fera disputer le Circuit des Champs de bataille, la Race qui sera plus forte, plus puissance au travail, plus prête à se défendre... » (*Le Petit Journal* du 27 avril 1919). Le sport pour mieux préparer les guerres de demain ? L'initiative du *Petit Journal* semble cependant avoir été accueillie avec un certain scepticisme, et même parfois avec hostilité. A plusieurs reprises, entre janvier et avril, le quotidien se fait l'écho de « bruits

<sup>4</sup> Marcel Allain (1885-1968) a été secrétaire de rédaction au *Petit Journal* de 1919 à 1921. Il est surtout connu pour avoir écrit avant la guerre avec Pierre Souvestre (1874-1914) les aventures de Fantômas.

<sup>5</sup> Yves Gibeau, « Un romancier sur le Tour : propos sur la chute d'un ange », *L'Equipe* du 29 juillet 1954.

#### CHARLES DERUYTER, LE HÉROS DU CIRCUIT DES CHAMPS DE BATAILLE

Né dans le Nord, à Wattrelos, mais de nationalité belge, Charles Deruyter (1890-1955) remporte le Circuit des champs de bataille après avoir couvert les 1 982 km en 89 heures 56 minutes et 47 secondes, reléguant le second Anseeuw à plus de deux heures. Vainqueur de trois étapes, c'est dans la 3<sup>e</sup> étape qu'il a construit son succès. Dans un article intitulé « Ce que fut la 3<sup>e</sup> étape », Marcel Allain l'envoyé spécial du *Petit Journal* lui rend un hommage appuyé. « Nous sommes partis de Bruxelles à 4 heures du matin par un ouragan véritable de vent et de pluie. [...] C'est 24 heures plus tard exactement, par un même ouragan de pluie et de vent que nous avons atteint Amiens. A l'arrivée, alors qu'à la limite de nos forces, en notre confortable Atlas, nous nous sentions épuisés, anéantis, nous avons vu, géant de l'effort, prodige du muscle, un homme qui nous devançait, le vainqueur Deruyter ! Donc pendant 23 heures [en comptant les formalités du départ – NDLR], malgré le vent qui soufflait par rafales, malgré la pluie qui ne cessa pas, malgré le froid glacial, malgré les routes défoncées, un homme a battu – nettement battu – une puissante voiture. Seul dans le désert des plaines que le canon bouleversa, il eut le courage d'avancer, de poursuivre, de vouloir, d'arriver. Seul, il a tenu. Ceux qui ne connaissent point la défaillance horrible des forces physiques surmenées peuvent sourire de mes mots. Pour moi, je n'ai nul scrupule à l'écrire : ce qu'a fait Deruyter est grand. Ce coureur est plus qu'un champion. C'est mieux qu'un vainqueur. C'est dans le sens profond des mots, un HOMME. » (« Ce que fut la 3<sup>e</sup> étape », *Le Petit Journal* du dimanche 4 mai 1919)

■ ■ ■ décernés les applaudissements qu'ils méritaient ».

Deux jours plus tard, au départ de la 3<sup>e</sup> étape à Bruxelles à 4 heures du matin, un vent glacial gèle les flaques de neige fondue. L'envoyé spécial du *Petit Journal* décrit les contrôleurs de la course qui attendent



**Deruyter vainqueur de la 4<sup>e</sup> étape au vélodrome du Parc des Princes à Paris, le 4 mai. Vitesse moyenne : 23 km 133 m à l'heure pour 277 km.**  
Agence Rol. Bibliothèque nationale de France



7 sans trop y croire les coureurs sur la ligne de départ, « roulés dans des couvertures, les mains bleues de froid ». Les conditions météorologiques se déchaînent. Plusieurs favoris doivent abandonner : après Lille, c'est le premier du général, le Belge Dejonghe, puis c'est au tour de Maurice Brocco au contrôle de Douai. Le vainqueur Charles Deruyter arrive à Amiens avec un retard de plus de six heures sur l'horaire prévu par les organisateurs. Il a mis 18 heures et 28 minutes pour couvrir les 320 kilomètres du parcours !

La principale difficulté de la 6<sup>e</sup> étape entre Bar-le-Duc et Belfort, c'est l'ascension du Ballon d'Alsace (1 424 m), souvent gravi par le Tour de France avant 1914 mais encore enneigé à cette époque de l'année. Et il y a encore un mètre de neige ! Marcel Allain raconte (*Petit Journal* du 10 mai) : « Comme nous avons prévu le cas, nous nous étions assurés de pelles et pioches, ramassées çà et là en traversant le Bois le Prêtre, et nous nous mettons courageusement à l'ouvrage, mettant bas pardessus et veston. Nous passons une heure durant à faire les cantonniers afin de frayer à nos autos un chemin. » Avant d'abandonner la partie et de devoir contourner l'obstacle que seuls les coureurs ont franchi, Heusghem en tête.

#### TIERCÉ BELGE À L'ARRIVÉE

Dans ces conditions, la course tourne rapidement à l'hécatombe. 71 rescapés à l'arrivée de la première étape. Ils ne sont plus que 24 coureurs à l'arrivée de la 4<sup>e</sup> à Paris le dimanche, mais seulement 22 au départ le mercredi pour la 5<sup>e</sup> étape. Moins de vingt coureurs terminent l'épreuve le 11 mai. Tiercé belge à l'arrivée : Charles Deruyter, Urbain Anseeuw et Henri Vanlerbergh. Le premier Français, Jean Alavoine,

(SUITE DU TEXTE P. 8) ■ ■ ■

**Duboc, le 2<sup>e</sup> à l'arrivée de la 4<sup>e</sup> étape à Paris. Duboc est alors second au général mais, malade, il ne prend pas le départ de la 5<sup>e</sup> étape trois jours plus tard.**  
Agence Rol. Bibliothèque nationale de France

Jean Alavoine à l'arrivée de la 4<sup>e</sup> étape au vélodrome du Parc des Princes à Paris. Agence Rol. Bibliothèque nationale de France

### JEAN ALAVOINE, 4<sup>e</sup> AU GÉNÉRAL

Moins connu qu'un Henri Pélissier ou un Eugène Christophe, Jean Alavoine (1890-1943) est pourtant l'un des champions cyclistes français au palmarès le plus riche. En 11 participations au Tour de France entre 1909 et 1923, il a remporté pas moins de 17 étapes. Vainqueur à Bar-le-Duc de la 5<sup>e</sup> étape du Circuit des champs de bataille, il termine 4<sup>e</sup> au classement général, et premier Français.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P.7)

est quatrième, avec plus de 11 heures 30 de retard sur Deruyter. Mais dans les comptes rendus de l'époque, la nationalité n'est jamais mise en avant. Les coureurs sont avant tout les « rois de la route ». Dès le 1<sup>er</sup> mai 1919, Marcel Allain s'enthousiasmait : « C'est une page de plus, une page ineffaçable au livre d'or du Sport que *Le Petit Journal* est fier d'avoir aidé à composer. » Les journalistes sportifs ont toujours su manier le superlatif et l'hyperbole... *Le Petit Journal*, contrairement à ce qu'il espérait l'année précédente – c'était même son « but secret » avait reconnu Marcel Allain dans son éditorial du 27 avril 1919 –, n'a pas organisé de nouvelle édition du Circuit des champs de bataille. En 1920, il s'est borné le 23 mai à reprendre le Paris-Nancy qu'il avait lancé avec *L'Est républicain* en 1914, et à annoncer le 31 octobre, un an à l'avance, la quatrième édition du fameux Paris-Brest-Paris, la course qu'il avait créée en 1891 et qui se courait tous les dix ans. Jamais plus, dans les années 1920-1930, *Le Petit Journal* n'atteindrait le million d'exemplaires qu'il vendait cinquante ans plus tôt lorsqu'il avait révolutionné la presse populaire en France. Bientôt, comme tant d'autres titres à Paris et en province, il sombrerait dans la collaboration avec l'occupant, avant de disparaître en 1944, vingt-cinq ans après le premier Circuit cycliste des champs de bataille. Un premier Circuit du souvenir qui aura été aussi le dernier.

Guy MARIVAL



Pour compléter, lire « La plus belle des victoires » par Jean-Claude Leclercq. Dans ce reportage primé lors du concours d'écriture sportive organisé en 1997 par le quotidien bruxellois *Le Soir*, on voit le champion Henri Pélissier (qui n'a pas participé au circuit de 1919) perdre pied sur le Chemin des Dames (fermé à la circulation jusqu'en 1924) et retrouver la force d'en finir après l'apparition du spectre de son frère Jean tué en Champagne en 1915. Un formidable récit de sport-fiction, une véritable uchronie sportive. A consulter en ligne : [archives.lesoir.be/concours-d-ecriture-sportive-la-plus-belle-des-victoires](http://archives.lesoir.be/concours-d-ecriture-sportive-la-plus-belle-des-victoires)



Photogramme. Sur le petit circuit des Champs de bataille. Gaumont Pathé archives - 2039 GJ 0008

### UNE COURSE SUR LE CHEMIN DES DAMES EN 1920 ?

Les actualités Gaumont conservent un petit film de 69 secondes intitulé « Le petit circuit des champs de bataille organisé par les Etablissements Laporte ». Des cartons annoncent successivement « Au contrôle de Laon », « Sur le Chemin des Dames » et « Henri Pélissier décroche une nouvelle victoire ». Il s'agit vraisemblablement d'une épreuve courue sur une journée en octobre 1920.

Photogramme Archives Pathé-Gaumont 2039GJ0008

DES RECHERCHES EFFECTUÉES PAR DENIS ROLLAND DANS LES ARCHIVES MILITAIRES ET LA FOUILLE ARCHÉOLOGIQUE, SOUS LA CONDUITE DE GUY FLUCHER, D'UNE SÉPULTURE ABANDONNÉE DU CIMETIÈRE D'HARTENNES ONT PERMIS, EN 2013, D'ÉCLAIRER LES CIRCONSTANCES DE LA MORT DE HENRI CHASSAIGNE, FUSILLÉ LE 30 JUILLET 1915. LE NOM DE CE SOLDAT, ORIGINAIRE DE MARSAC-EN-LIVRADOIS, NE FIGURE PAS SUR LA PLAQUE AUX MORTS POUR LA FRANCE DE CETTE COMMUNE DU PUY DE DÔME.



Fig. 4 La plaque d'identité réglementaire du soldat Henri Chassaigne, découverte lors de la fouille archéologique à Hartennes. Photo Guy Flucher

## LE SOLDAT CHASSAIGNE : FUSILLÉ POUR L'EXEMPLE OU DROIT COMMUN ?

EN 2010, un habitant de Marsac-en-Livradois (Puy-de-Dôme) <sup>1</sup> recherche les parcours et les lieux de sépulture des soldats du village tués pendant la guerre. Parmi eux, il découvre un certain Henri Chassaigne, né en 1876, fusillé le 30 juillet 1915 à Hartennes (entre Soissons et Oulchy-le-Château), dont il ne parvient pas à trouver la tombe.

Les archives de l'ONAC apportent un élément de réponse. Chassaigne a été enterré dans le cimetière communal d'Hartennes. Sa tombe subsistait en 1934. En 2011, au même emplacement, existe une tombe non identifiée sur le point d'être supprimée dans le cadre d'une procédure légale de récupération des concessions abandonnées. Avant l'enlèvement des restes, nous proposons au maire d'effectuer une fouille archéologique afin de confirmer s'il s'agit bien de ce soldat et d'étudier les conditions de son inhumation. Préalablement, nous nous mettons en quête des circonstances de cette affaire en examinant les archives judiciaires de la 63<sup>e</sup> DI <sup>2</sup>.

Le 28 juillet 1915 vers 15 heures, le 321<sup>e</sup> RI quitte Noyant pour se rendre à Hartennes. Quelques instants plus tard, dans les rangs de la 23<sup>e</sup> compagnie, un coup de feu retentit : « *Je marchais en tête de la section à côté du sous-lieutenant Rambaud, raconte le sergent Crétier, lorsque j'ai entendu un coup de fusil, je me suis retourné et j'ai vu le soldat Chassaigne quitter le rang au moment où le sous-lieutenant Rambaud demandait qui avait tiré. Chassaigne répondit à ce moment « je ne sais pas comment mon fusil est parti. » La section continuant à marcher, le sous-lieutenant Rambaud l'emmena à la gauche avec lui.* » <sup>3</sup>

Le lieutenant, qui n'a pas réalisé que son képi a été transpercé, lui demande alors « *Qui avez-vous tué ?* » Chassaigne répond « *oh, ce n'est pas vous, maintenant si vous voulez, oui.* » Puis il déculasse pour éjecter la douille et regarde la chambre, sans doute pour vérifier qu'elle ne contient plus de balle. Chassaigne est arrêté, mais parvient à s'échap-

per. Une battue permet de le retrouver dans la soirée alors qu'il essaye de se cacher dans un hangar. Il est ramené dans son unité par les gendarmes accompagnés du sergent Crétier. Devant son mutisme absolu, le sergent évoque son acte, « *et Chassaigne s'est mis à pleurer.* » Plus tard il déclare spontanément aux gendarmes : « *Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir foutu en bas, il était trop vache.* » Lorsqu'on lui demande qui il désigne, il répond : « *je parle du lieutenant Rambaud qui était payé pour me faire des misères. Je sais bien que je vais passer au tourniquet mais douze balles dans la peau par les Français ou les boches, je m'en fous.* »

Chassaigne aurait pu être déféré devant le conseil de guerre mais c'est en fait un conseil de guerre spécial du 321<sup>e</sup> RI qui est constitué <sup>4</sup>. Les trois juges appartiennent au régiment, le commandant Sauvage du 5<sup>e</sup> bataillon préside.

### « AVEC DES OISEAUX COMME ÇA !.. »

L'audience se tient dès le lendemain à 8 h 15. Les témoins déclarent que Chassaigne était excité ou entre deux vins. Le soldat Legros qui était deux rangs à gauche a entendu le coup de feu et a vu Chassaigne en dehors du rang. Gastagnol se tenait à gauche de Chassaigne, il l'a vu sortir du rang du côté opposé au lieutenant Rambaud. Farget déclare avoir vu l'inculpé tirer en l'air. Cléménchal n'a rien vu mais affirme que Chassaigne se plaignait d'être souvent (SUITE P. 10) ■ ■ ■

<sup>1</sup> Maurice Cruchet.

<sup>2</sup> SHD 11J1915.

<sup>3</sup> SHD 11J1915, déposition du sergent Crétier.

<sup>4</sup> Les conseils de guerre spéciaux pouvaient se substituer aux conseils de guerre de division. Ils jugeaient en flagrant délit, dans l'urgence et sans possibilité d'appel.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 9) puni. Le lieutenant Rambaud déclare que l'inculpé l'avait précédemment menacé de mort s'il le faisait passer en conseil de guerre. Lorsque les gendarmes rapportent les propos tenus par le prévenu lors de son arrestation, il s'emporte : « *Donnez-moi un fusil je me ferai sauter la cervelle devant vous. Au moins vous serez contents. Avec des oiseaux comme ça !..* » Le réquisitoire du lieutenant Achalme<sup>5</sup> est implacable, il dépeint Chassaigne comme un mauvais soldat, souvent puni, un individu dangereux qui était en pleine possession de ses moyens au moment des faits et qui a prémédité son geste. La plaidoirie du sergent Brocheton, avocat commis d'office, manque d'arguments : Chassaigne a tiré en l'air. « *Il n'a ni punition ni condamnations graves. C'est un fiévreux, un emballé, il n'a rien d'un mauvais garçon.* » Pour sa défense, l'inculpé affirme qu'il ne savait pas que son fusil était chargé et qu'il avait appuyé sur la détente par inadvertance, en changeant son fusil d'épaule.

La sépulture à l'abandon de Chassaigne au cimetière communal d'Hartennes. Photo Denis Rolland



### UN MILLIER D'HOMMES À LA PARADE

À l'unanimité des trois juges, il est déclaré coupable de tentative de meurtre avec préméditation, sur un supérieur durant le service. Le commandement donne beaucoup de publicité à cette exécution. Le lendemain matin, à 5 heures, un millier d'hommes des unités de la 63<sup>e</sup> division sont réunis pour assister à la parade. « Chassaigne est mort courageusement », précise le rapport du lieutenant Achalme.

Un siècle après que peut-on dire de cette affaire ?

De prime abord, la précipitation avec laquelle Chassaigne est jugé surprend : pourquoi avoir réuni un conseil de guerre spécial au sein du 321<sup>e</sup> RI ? Ce type de tribunal a été créé au début de la guerre pour juger dans l'urgence. Au vu des renseignements consignés dans les archives, la situation ne présentait pas un caractère d'urgence. Plus à même de prendre du recul par rapport à l'émotion née de l'événement, le conseil de guerre permanent de la division aurait probablement exercé une justice plus sereine. La rapidité de la procédure n'a pas permis d'effectuer une enquête approfondie. Arrêté dans la soirée, Chassaigne est jugé le lendemain matin. Au cours du procès, un point est resté dans l'ombre. Est-il possible qu'en changeant son fusil d'épaule, il ait actionné la détente ?

La personnalité de Chassaigne méritait peut-être plus d'attention. Son état signalétique des services indique qu'il sait lire et écrire couramment mais n'a pas de métier. Il ne s'est pas présenté au conseil de révision, mais a effectué son service militaire durant lequel il a accumulé les punitions : 8 jours de consignes, 30 jours de salle de police, 95 jours de prison et 8 jours de cellule. Rendu à la vie civile, il change continuellement de résidences, onze en l'espace de treize ans. Il n'est pas marié, mais affirme avoir eu trois enfants qu'il a reconnus. Il répond aux périodes d'exercice de 1903 puis en 1906 au cours de laquelle il est encore puni de 5 jours de prison. Durant la première année de guerre, il accumule encore les punitions : 26 jours de prison et 16 jours de cellule. Il se plaint d'être persécuté par son lieutenant, mais les soldats interrogés disent qu'il est traité comme les autres. Chassaigne était probablement coupable, mais il est certain que déféré devant un conseil de guerre spécial, il n'a pas bénéficié d'un procès équitable qui aurait permis d'éclairer les juges sur sa personnalité et de déterminer son degré de responsabilité.

Denis ROLLAND

<sup>5</sup> Achalme est commissaire rapporteur du tribunal de la 63<sup>e</sup> division. A ce titre, il a participé au jugement de Vingré.

## LA FOUILLE archéologique

### DESCRIPTION DE LA SÉPULTURE

La fosse sépulcrale est creusée sur une profondeur de un mètre. Le corps est déposé sur le dos, les membres inférieurs en extension. Les mains sont positionnées sur le bassin et les coudes écartés du corps. La partie distale de l'humérus gauche a été sectionnée lors du creusement du caveau mitoyen. L'ulna de l'avant-bras droit a été déplacé au cours de la fouille (fig. 1). L'état de conservation des os est très moyen au niveau de la partie supérieure

du corps (bassin, thorax). En conséquence, les éventuels impacts de balles ne sont pas décelables à cet endroit. Par contre, le coup de grâce est visible, porté à l'arrière du crâne au niveau de la base de la suture sagittale. Le projectile est ressorti en arrachant une partie de l'os maxillaire supérieur droit.

### LE MOBILIER ASSOCIÉ

Plusieurs catégories d'objets ont été mises au jour. Les pieds sont chaussés de brodequins

en cuir aux semelles cloutées. Sous le bassin, une boucle en fer témoigne de l'existence d'un pantalon (fig. 2). Des boutons en aluminium de modèle militaire se retrouvent à différents endroits du corps. Ils peuvent correspondre à ceux d'une chemise, mais aussi, vu leur nombre et leur disposition, à ceux de la toile de tente individuelle. L'utilisation de celle-ci est d'ailleurs attestée par la présence de ses œillets (fig. 3). Au niveau du cœur, un fragment de tissu est conservé. La

La boucle en fer du pantalon du défunt. Photo Guy Flucher



Fig. 3 Des œillets de toile de tente retrouvés dans la fosse. Photo Guy Flucher



conservation de fibres organiques à cet endroit s'explique par l'oxydation des objets en alliage cuivreux qui y sont associés. Deux types de tissus sont reconnaissables. L'un est une toile de laine épaisse, l'autre est un tissage plus fin de coton ou de lin. L'ensemble fait penser à la poche intérieure d'une veste. Cependant, aucun bouton correspondant à ce type de vêtement n'a été trouvé. À l'intérieur de ces fragments de tissu, se trouvent une monnaie et la plaque d'identité réglementaire du soldat. La monnaie, très érodée, n'est plus lisible. La plaque d'identité (fig. 4) confirme qu'il s'agit bien de la personne concernée par cette recherche.

### GESTES FUNÉRAIRES

Le lieu choisi pour l'inhumation, le cimetière communal, est porteur de sens. La situation est semblable pour les fusillés de Chacrise et proche pour les fusillés de Maizy inhumés dans le cimetière militaire adjacent à celui de la commune<sup>1</sup>. Par contre le cas d'A. Truton à Pargnan est plus ambigu, le lieu de la première inhumation n'étant pas clairement établi<sup>2</sup>.

Pour de nombreux cas de soldats fusillés, l'emplacement de la sépulture est mal connu, faute de sources fiables. Le cas du soldat Chassaigne montre qu'une partie des fusillés ont été enterrés en cimetière communal ou militaire, contrairement à ce qui se

pratique dans l'armée allemande<sup>3</sup>.

Au sein du cimetière, la sépulture n'est pas non plus placée à l'écart des autres mais s'insère dans une rangée préétablie. La technique d'inhumation est conforme aux usages en vigueur et à la réglementation des cimetières, c'est-à-dire une profondeur d'excavation de la fosse respectant le « mètre sanitaire » et l'utilisation d'un linceul à défaut de cercueil. Le corps est déposé sur le dos, les mains ramenées sur les hanches, ce qui indique clairement que le défunt n'a pas été jeté sommairement dans la fosse. Conformément aux usages lors de ce conflit, le corps n'a pas été dévêtu. Cependant, les indices de la présence d'une vareuse sans ses boutons confirme une pratique de dégradation militaire. Celle-ci est mentionnée dans le code de justice militaire et s'applique notamment pour l'acte de voies de fait avec préméditation, qui semble être le cas du soldat Chassaigne d'après le procès-verbal d'exécution. La présence de la plaque d'identité pose une fois de plus la question de la destination de cet outil d'identification des défunts en temps de guerre. Si d'un point de vue réglementaire elle devait être retirée du corps en vue de l'attestation de décès, on sait dorénavant grâce à de multiples témoignages, que dans les faits cela n'était pas systématique<sup>4</sup>. Dans le cas du soldat Chassaigne, le procès-verbal d'exécution suffisait sans doute pour

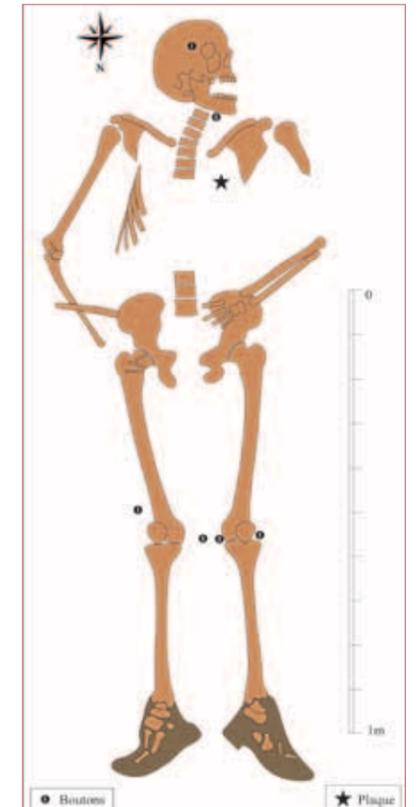


Fig. 1 La position du corps de Henri Chassaigne dans la fosse sépulcrale au cimetière d'Hartennes telle que l'a révélée la fouille archéologique. Croquis Guy Flucher

l'établissement de l'acte de décès. Cependant, on peut s'interroger sur le fait que la plaque n'était pas fixée au cou ou au poignet mais était vraisemblablement dans la poche de la vareuse. Était-ce là où il l'avait lui-même rangée ou est-ce une tierce personne qui l'y a mise sciemment avant l'inhumation ? Deux interprétations sont donc possibles : soit une indifférence à la question, soit la volonté de garder une preuve de l'identité en vue d'une possible exhumation ultérieure. D'un strict point de vue archéologique, la sépulture du soldat Chassaigne se différencie peu de celles des autres combattants. La cause du décès, sous la forme de l'impact du coup de grâce à l'arrière du crâne, constitue l'indice principal d'une mort particulière.

Guy FLUCHER

<sup>1</sup> Denis Rolland, *La grève des tranchées, les mutineries de 1917*, Imago, Paris, 2005, p. 93, 260.

<sup>2</sup> Franck Viltart, « Géographie d'une mutinerie », *La Lettre du Chemin des Dames* n° 26, p. 8-12.

<sup>3</sup> Guy Flucher, *Le Chemin des Dames, du champ d'honneur au champ des morts*, Ysec, Louviers, 2011, p. 114.

<sup>4</sup> Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre*, Imago, Paris, 2001, p. 187.

Assis : Anaclest Célestin Dugard et son épouse Victorine. Debout : Charlotte, Olivier et leur mère Héliène Cesselin, née Dugard, sœur de Robert. Coll. Patrick Alisse



LE DESTIN ABSOLUMENT HORS DU COMMUN D'UNE BANALE PHOTOGRAPHIE DE CIVILS, COMME IL Y EN EUT TANT D'AUTRES DURANT LA GRANDE GUERRE

## UNE SI (EXTRA) ORDINAIRE PHOTOGRAPHIE

12

« **IL PARLAIT PEU** de la guerre, mais quand il racontait cette histoire très particulière tout le monde était suspendu à ses lèvres ». Patrick Alisse, 70 ans, instituteur retraité, installé avec son épouse à Lierval dans la maison de famille, tient de son grand-père maternel le récit d'un bien peu banal événement survenu pendant la Grande Guerre. Robert Dugard (1893-1975), que Patrick Alisse appelait « pépé » et dont il était proche, fait toute la guerre au 3<sup>e</sup> cuirassiers, unité mise à pied en décembre 14. En 1919, le régiment est en Allemagne parmi les troupes françaises qui occupent le pays, lorsque sa mère lui apprend par lettre le décès accidentel de son père, Anaclest Célestin Dugard. Elle prie Robert de rentrer pour, lui précise-t-elle, l'aider à s'occuper des papiers.

### IL FAIT FROID CE JOUR-LÀ

Mais sans doute a-t-elle également besoin de réconfort, quand bien même elle était en froid avec son mari. Victorine Dugard, née Munier, a en effet été éprouvée par la guerre. Elle pleure la perte d'un fils : Téléphore Théophile, frère de Robert, qui s'était marié en 1913, a été tué sur le front en 1915. La maison familiale de Lierval a été détruite par les bombardements en 1917, au moment des combats du Chemin des Dames. Les Allemands avaient fait évacuer les villageois sur Athies-sous-Laon. C'est là, dans la plaine

de Laon, à quelques kilomètres de chez eux, que les parents Dugard ont vécu les années d'occupation. Robert rentre à Lierval. La guerre terminée, son père, qui a été par le passé manouvrier dans les vignes, travaille encore. La région manque de bras, tout est à faire. Il a 65 ans<sup>1</sup> quand arrive l'accident, le 7 janvier 1919. Il fait froid ce jour-là. A midi, les ouvriers dont Anaclest, qui s'emploient à la réparation des voies de la gare Chailvet-



Urcel, allument un feu pour se réchauffer. La chaleur du foyer provoque l'explosion d'un obus enfoui dans le sol, cinq ouvriers sur les seize qui se trouvent là sont blessés. Emmené avec les autres à l'Hôtel Dieu à Laon pour être soigné, Anaclest Dugard y succombe peu après son arrivée.

Son décès est enregistré à l'Hôtel Dieu à la date du 8 janvier 1919<sup>2</sup>.

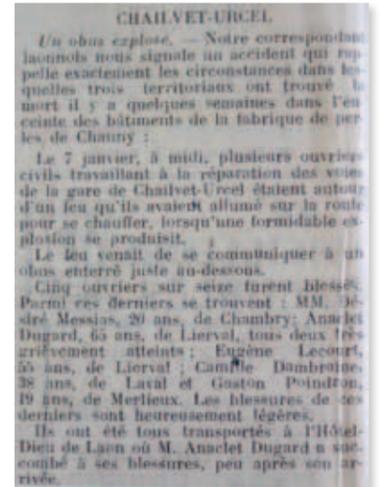
### DANS LES ENVIRONS DE ZELL

A l'issue de sa permission, les affaires familiales réglées, Robert retourne en Allemagne. Le 3<sup>e</sup> cuirassiers stationne depuis décembre, et y demeure jusqu'au 10 mars, dans les environs de Zell, à l'Est du Luxembourg. On peut supposer que c'est dans cette région que survient l'in vraisemblable coïncidence qui va suivre. Les souvenirs familiaux situent l'événement au moment du retour du jeune homme en Allemagne, après le décès de son père. Outre-Rhin, le soldat Dugard se voit attribuer un billet de logement, le voilà hébergé chez l'habitant. Il tombe malade. ■ ■ ■

A droite Robert Dugard, avec son grand copain Edouard Franck. Coll. Patrick Alisse



Robert Dugard en 1972. Il se marie en octobre 1918. Après la guerre, il travaille comme télégraphiste au PTT et se syndique à la CGT. Coll. Patrick Alisse



L'article qui relate l'explosion d'un obus à Chailvet-Urcel, le 7 janvier 1919, paru dans *L'Aisne*, l'hebdomadaire publié par le Comité de l'Aisne de Secours aux réfugiés, rapatriés et prisonniers, dont les bureaux sont à Paris. Photo D.B.

■ ■ ■ Pour faire chuter la fièvre, une jeune fille de la maison le soigne à coups de grogs au schnaps chaud, rapporte Patrick Alisse. Deux jours suffisent à son rétablissement. Sur la cheminée une photographie voilée de crêpe noir attire son regard. C'est un jeune soldat. Uniforme allemand. Peu de mots suffisent à comprendre qu'il s'agit du fils de la famille. « *La maman fouille dans un tiroir, elle en sort une photographie qu'elle tend à mon grand-père. « Atisseloun, atisseloun... », insiste-t-elle* », écrit Patrick Alisse dans une

relation des événements. Stupéfaction ! Sur le cliché Robert Dugard « reconnaît son père, qui vient de mourir, sa mère devenue veuve et debout sa sœur, sa nièce et son jeune neveu ». Le jeune soldat allemand mort au front avait pris en photo ses parents, là où la guerre les avait fait se croiser, « Atisseloun », Athies-sous-Laon... eux comme évacués, lui comme occupant. « *Ils étreignent ce soldat français comme si c'était leur fils. Le lendemain il retrouvait son régiment (...) avec dans son barda une bouteille d'alcool de*



Photographiée par un Allemand en 1917, la maison des Dugard à Lierval, en haut du chemin à gauche. Coll. Patrick Alisse

13

mirabelles et... cette photographie », relate Patrick Alisse.

L'image en question a été pieusement conservée avec d'autres, comme celle à la Depardon de « Pépé » Robert, en 1972, bien vivant, les doigts plongeant dans son paquet de tabac, ou cette autre du petit Patrick avec son grand-père au jardin à Lierval en 1949, ou encore celle prise pas les Allemands de la maison familiale endommagée par les obus français de 1917.

Damien BECQUART

<sup>1</sup> *L'Aisne*, 19 janvier 1919, p. 3, bibliothèque Suzanne Martinet, Laon.

<sup>2</sup> Conservation des hypothèques, Archives départementales de l'Aisne.

Patrick Alisse avec son « pépé » en 1949 dans le jardin à Lierval. Coll. Patrick Alisse



## JEUX DE MÉMOIRE



Carte photographique envoyée en avril 1915. Le texte de Jean Marfaing commence ainsi : « C'est la photo prise à Révillon l'autre jour (...partie manquante) »  
Collection départementale Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames

14

**UN DON TRÈS IMPORTANT A ÉTÉ FAIT RÉCEMMENT AU DÉPARTEMENT DE L'AISNE : L'ENSEMBLE DES ÉCRITS DE JEAN MARFAING, SOLDAT AU 144<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTRIE DE BORDEAUX. DES LETTRES À SES PARENTS PENDANT LA GUERRE, MAIS AUSSI DES RÉCITS POSTÉRIEURS, RÉDIGÉS SUR DES CAHIERS D'ÉCOLIER. ON PEUT Y COMPARER, À PLUSIEURS ANNÉES DE DISTANCE, LA MANIÈRE QU'À JEAN MARFAING DE RACONTER LA GUERRE ET ASSISTER AU TRAVAIL DE MÉMOIRE QU'ACCOMPLIT CE « SIMPLE 2<sup>e</sup> CLASSE » BIEN APRÈS LE CONFLIT. PREMIER APERÇU DE LA VOIX DE JEAN MARFAING.**

**LE FONDS JEAN MARFAING** est composé d'une importante correspondance avec ses parents (près de 600 lettres), de documents militaires (livret militaire, citations diverses), de 8 exemplaires de *L'Echo des Guitounes*, « fondé dans nos tranchées du Chemin des Dames, en 1914 (secteur de Vendresse) », de 45 photographies mais aussi de dessins et croquis réalisés par lui-même. Viennent compléter ce premier ensemble datant de la guerre ou de l'immédiat après-guerre, des carnets rédigés par lui une dizaine d'années après la guerre et à la fin des années 1960, des bulletins de l'Amicale des Anciens poilus du 144<sup>e</sup> RI, des extraits de presse, des lettres à d'anciens camarades de régiment et 4 cassettes audio où l'ancien combattant Jean Marfaing s'enregistre lisant ses carnets ou racontant d'autres épisodes de sa guerre parmi des captures de moments familiaux. Jean Marfaing, contrôleur des douanes quand la guerre éclate, tient à décrire tout ce qu'il voit et vit avec une grande précision. C'est un moyen pour lui,

littéraire dans l'âme, de s'occuper l'esprit. Une première comparaison des courriers et carnets permet de rappeler une évidence : le but de la correspondance est d'abord de rassurer ses proches. La guerre y est mise à distance, le danger toujours ailleurs que là où lui-même se trouve. Ce n'est plus le cas dans les carnets.

## Correspondance de guerre

Bordeaux, le 5 août 1914

« Bien chers parents,

*Nous partons décidément ce soir à 9 heures, mais je ne sais pas exactement si c'est bien pour Châlons. Les réservistes sont prêts et nous sommes allés chercher le drapeau chez le colonel. Nous avons quartier libre cette après-midi car on veut nous laisser la faculté de passer joyeusement les quelques heures qui nous restent. Les camarades rivalisent d'entrain et les chants se sont prolongés tard dans la soirée à travers les rues de St Bruno. (...) Je vous écrirai un mot en partant pour vous dire exactement notre itinéraire et pour la suite je le ferai aussi régulièrement qu'il me sera possible de façon à ce que vous ne soyez pas inquiets. (...)»*

Le 5 février 1915, dans une lettre à ses parents, écrite à Vendresse, il se remémore : « (...) Six mois que nous avons quitté la gare de la Bastide après un défilé triomphal dans les rues de Bordeaux. Qui eût cru à ce moment que la guerre allait exiger de nous une si longue patience ? »

Le 23 août 1914, les premiers combats dans lesquels le 144<sup>e</sup> RI est engagé dans le secteur de Leers, à la frontière belge, se soldent par 2 officiers et 12 hommes de troupe tués, 6 officiers et 274

Portrait de Jean Marfaing daté de février 1916. Collection départementale Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames



Léguée au verso par J. Marfaing : « Vendresse, secteur du 3<sup>e</sup> Bataillon (...) Voyez obus de 77 non éclaté. »  
Coll. dép. Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames

LE 144<sup>e</sup> RI

1914 Lorraine, Belgique, Aisne, Marne, Aisne : Craonne, la Ville-aux-Bois, Craonnelle, Plateau de Vaclair, Troyon, ravin de Chivy, Vendresse  
Janvier 1915 – Juin 1916 Aisne : Chemin des Dames, Troyon, ravin de Chivy, Vendresse  
1916 Verdun, Argonne, Somme  
1917 Somme, Aisne Aisne (avril-mai) : plateau d'Ailles, Craonnelle, plateau des Casemates 800 h. hors de combat puis Hurtebise (juin), Alsace, Champagne  
1918 Champagne, Oise, Aisne (mai-juin) : Missy-aux-Bois (31/05), la Croix-de-Fer, carrières de Dreslincourt, crête du Tilleul, Coevres, Argonne, Somme.

15

## JEAN MARFAING

1<sup>er</sup> juillet 1891 : naissance à Valence-sur-Baïse (Gers)  
Bachelier es sciences  
1911 : fugue à Paris où il découvre la peinture et la sculpture  
1912-1913 : service militaire à Bordeaux  
1913 : reçu au concours de contrôleur des douanes  
1914-1918 : soldat au 144<sup>e</sup> RI, 1<sup>er</sup> Bataillon, 1<sup>e</sup> Compagnie pendant la Grande Guerre. Il est promu sergent puis adjudant.  
1919-1938 : carrière comme douanier. Se marie, a trois enfants.  
1939 : devient Inspecteur principal des douanes  
Décembre 1940 : bombardement de l'immeuble familial à Bordeaux par les Britanniques  
1941-1951 : poursuit sa carrière à Bordeaux  
1952 : receveur principal  
1957 : retraite  
1972 : mort de Jean Marfaing

■ ■ ■ hommes de troupe blessés, 38 disparus.

Le 144<sup>e</sup> RI rejoint l'Aisne le 13 septembre 1914. Les 12 et 13 octobre, des attaques sur Craonne et Craonnelle amènent les hommes à avancer « dans un véritable charnier de cadavres ennemis en putréfaction » (JMO 144<sup>e</sup> RI, 13 octobre 1914, SGA/DMPA 26 N 694/7). Si quelques notations de Jean Marfaing précisent l'ampleur des pertes, de longs développements sont consacrés à des descriptions et à des faits rapportés avec humour :

Craonnelle, le 5 octobre 1914

« Ma chère maman, (...)

*Nous occupons une crête dont on parlera longtemps dans le 18<sup>e</sup> corps : « entre nos positions et les abris des boches circulaient librement treize vaches bretonnes très bonnes laitières. Elles paissaient au hasard des prés et des champs de betteraves errant du camp ami au camp ennemi. Comme soldats français et allemands sont également friands de lait, c'était entre eux à qui attirerait les vaches. Les teutons, détail que vous ignorez, jouent de l'accordéon même en première ligne et détail que vous ignorez davantage les vaches se montraient très sensibles à leur musique. Elles accouraient donc en troupe vers eux et ils en profitaient pour les traire. Mais comme malgré tout les vaches bretonnes et vendéennes sont ralliées au gouvernement de la République depuis que les chouans pacifiés par Hoche en 93 lui ont juré serment de fidélité, celles-ci revenaient vers nos lignes avant que leurs mamelles ne soient flasques et écoutaient plus volontiers les pâtres et vachers gascons qui les sifflaient et les appelaient. C'était alors au tour des nôtres de presser les pis abondants. Il n'y avait nul danger paraît-il à ce jeu car les antagonistes de peur de tuer les vaches nourricières ne tiraient pas sur les soldats hardis qui sortaient des tranchées. » En ce moment (SUITE P.16) ■ ■ ■*

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 15)

les treize vaches sont devant nous, au milieu des lignes françaises car les boches ont été délogés de leurs abris et tout le lait nous revient. Depuis que nous sommes ici, la compagnie bénéficie de l'exploitation et tous les matins des hommes de corvée procèdent à la traite avant que le brouillard soit levé dans le bois que nous occupons. Mais je ne serais pas étonné que l'ennemi fasse une contre-attaque désespérée pour reprendre avec le terrain perdu l'avantage de boire du lait chaud tous les jours. Quel dommage que Daudet soit mort ; il aurait de cette petite histoire fait le conte le plus exquis. (...)

Le village de Craonne situé en flanc de coteau en face de nous a l'aspect, sur son rocher abrupt, d'un village corse abandonné depuis cinq cents ans ou plutôt d'un village napolitain exhumé des cendres du Vésuve. C'est un amas de ruines blanches que le soleil éclaire tristement et l'église qui n'a plus de clocher porte dans ses ruines de grands trous d'obus qui ressemblent à des rosaces dépourvues de leurs vitraux. Le 144 et le 57 ont pris cette position deux fois au début de la bataille de l'Aisne, mais deux fois les allemands les en ont chassés pour y rester jusqu'à aujourd'hui. Je n'ai pas pris part à ces combats car notre section envoyée en mission la veille n'avait pu retrouver le 144. (...)

Le 16 octobre, six compagnies du Régiment ont pour mission d'aller relever le 15<sup>e</sup> RI à Vendresse.

#### Vendresse, avril 1915

« Bien chers parents

(...) Le beau temps est revenu et nous avons bien employé nos cinq jours de repos à Serval. Presque pas d'exercice, quelques revues seulement, beaucoup de promenades dans les bois sous le bon soleil et beaucoup de football [rugby, NDLR]. Nous sommes allés presque tous les après midi ramasser des violettes et des pissenlits. Un jour le lieutenant nous a menés à Révillon petit village tout proche où le 2<sup>e</sup> génie nous avait conviés à jouer une partie de football. A la mi-temps citrons, oranges tout comme à Dax et enfin punch d'honneur pour célébrer notre victoire. Hier, comme je m'apprêtais à vous écrire, mes camarades de l'escouade sont venus me chercher et bon gré mal gré il a fallu que je les suive. Un grand match était conclu entre les escouades de notre section pour savoir l'emplacement que nous occuperions en arrivant à la tranchée. Le gagnant aurait les meilleures guitounes. Vous pensez si pour l'honneur de la 15<sup>e</sup> et pour notre bien-être des quatre jours qui vont suivre nous avons joué avec ardeur. Jamais je n'ai tant ri ; les vieux territoriaux étaient les plus acharnés. Qui n'a pas vu notre président poursuivre les porteurs de ballon n'a rien vu. Heureusement nous avons vaincu, mais aujourd'hui les joueurs d'occasion payent leur ardeur juvénile d'hier ; ils ne peuvent marcher – Je me suis amusé aussi ces jours-ci à parer les murs de notre cantonnement ; j'ai sculpté dans la pierre tendre des têtes de boches au regard haineux et méchant. (...) Comme dit un poète des tranchées « Quoique l'on dise quoique l'on fasse on est mieux ici qu'en face » (en face c'est chez les boches) (...)

#### Vendresse 12 janvier 1916

« Bien cher Papa, Bien chère Maman

(...) Duvignacq est venu me voir cette après midi. (...) Sa compagnie est voisine de la nôtre dans la tranchée ; il habite un abri qui n'est



Photographie évoquée dans la lettre du 28 avril 1915 avec légende : « partie d'échec avec Ricard dans une tranchée voisine du cirque des Anglais. Les Boches sont à 25 mètres. Coll. dép. Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames

pas éloigné du bois de T... (voir dessin panoramique). Comme il y a beaucoup de boue dans les boyaux qui mènent à sa compagnie nous n'allons guère nous faire de visites que s'il fait beau temps. (...) Nous partons au repos ce soir. (...) Mes affaires sont prêtes pour le départ et mon sac monté, mais il faut que je fasse une dernière inspection de ma couchette pour voir si je n'oublie rien. (...)

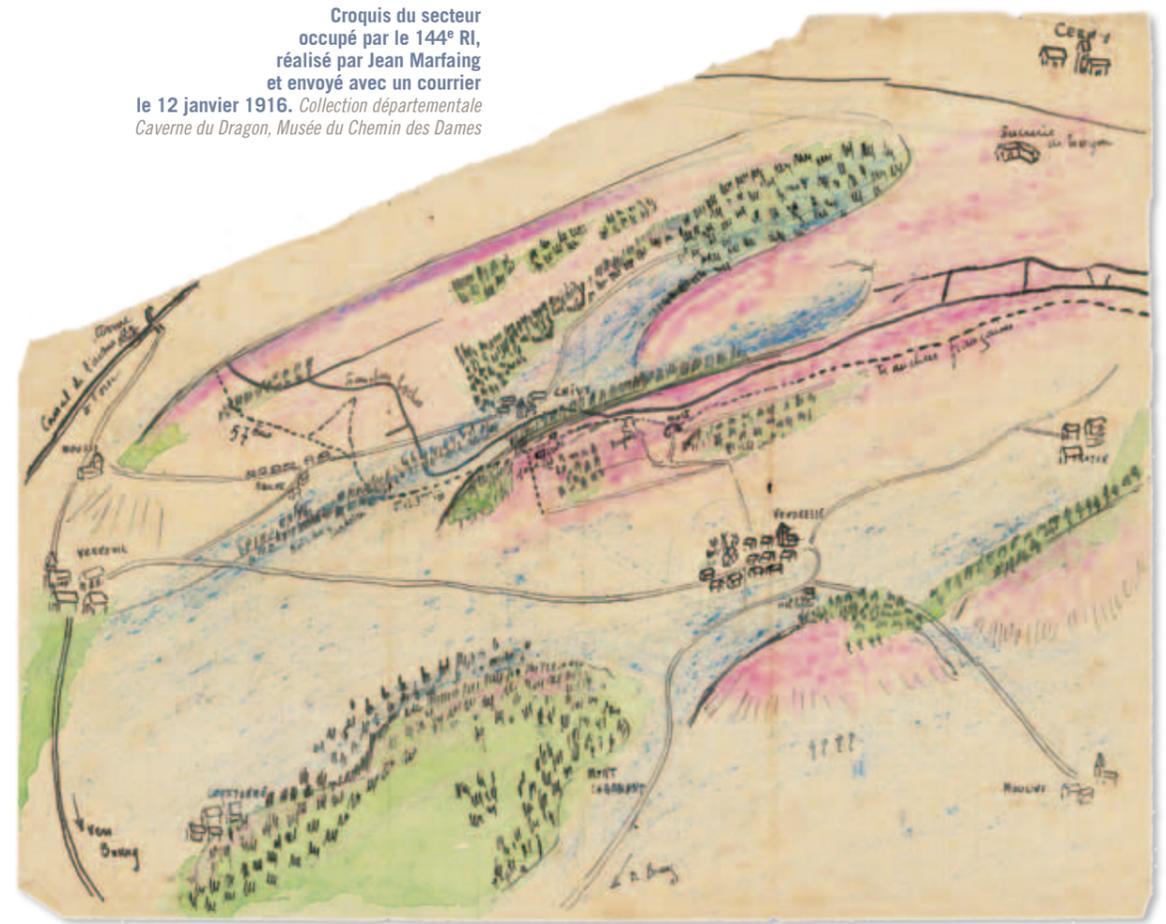
#### Mémoire de guerre

Dans le premier carnet, rédigé environ 10 ans après les faits, Jean Marfaing rédige un propos introductif qui traduit bien l'état d'esprit d'un ancien combattant face à cette guerre : « C'est une pauvre vieille bête de fantassin qui s'est mis en tête de conter ce qu'elle a vu à la guerre. Bien rares furent les poilus qui surent voir. Celui qui commence ce récit fut un aveugle entre les aveugles et fit la guerre sans la comprendre. Il ne se hasarderait donc pas à la commenter et n'essayera pas de tirer des faits rapportés les déductions philosophiques qui s'imposent d'elles-mêmes au lecteur subtil. Il présentera les choses tout simplement sans envolée lyrique, d'abord, parce qu'il se sent incapable de réussir dans l'épopée, ensuite parce que les spectacles auxquels il assista ne provoquent jamais en lui l'admiration ni l'enthousiasme, mais toujours la pitié, l'écoeurement et la révolte. »

Il revient sur la mobilisation avec précision quant à son état d'esprit et à celui des autres :

« Pour ma part, j'étais au comble de la ferveur patriotique. Je me promenais à travers les groupes de camarades qui commentaient la nouvelle dans les salles de classe de l'école de St Bruno aménagée pour nous en dortoirs et je déclamais comme sur une scène de théâtre : « France chérie, nous t'aimons et nous te vénérans ! Notre vie t'appartient ! etc, etc ». Et je vois encore la mine éberluée des paysans mobilisés qu'on venait d'affecter à notre section et qui me regardaient déambuler parmi eux sans rien comprendre à mon exaltation. Le fant tout saignant de leur séparation d'avec leurs femmes et leurs enfants, ils demeuraient, de toute évidence, réfractaires à ma soif de ■ ■ ■

Croquis du secteur occupé par le 144<sup>e</sup> RI, réalisé par Jean Marfaing et envoyé avec un courrier le 12 janvier 1916. Collection départementale Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames



■ ■ ■ sacrifice. Je dois dire que pendant la nuit mon enthousiasme s'apaisait. Le lendemain je n'avais plus, à froid, qu'une conviction très mitigée de la nécessité d'une guerre. »

#### PREMIERS BOMBARDEMENTS

« Je calcule mentalement la force vive de ces obus au moment où ils frappent le sol. J'arrive à ce résultat qui m'effraie, au minimum 200 000 kilogrammes, c'est-à-dire qu'un obus arrivant à cette vitesse fait le même travail qu'un poids de 200 tonnes tombant de la hauteur d'un mètre. Que faire dès lors, contre des bolides semblables qui rentreraient à quatre ou cinq mètres sous le sac et l'homme qu'ils rencontreraient. Rien autre chose qu'attendre et offrir tout son corps à l'écartèlement, au déchirement. C'est ce que je fais en me couchant sur le dos, le sac comme oreiller. Lacaïlle qui n'a pas fait de mécanique, persiste à se croire en sûreté sous l'empilement de ses chemises et de ses flanelles. Il a raison car le lieutenant nous fait remarquer que les éclats projetés à des hauteurs de plusieurs centaines de mètres sont meurtriers en retombant et que le sac est alors très efficace contre eux. »

#### Correspondance de guerre

##### Troyon, le 4 avril 1915

« Bien chers parents

(...) Cette heureuse disposition de mon esprit à se faire illusion, cette aptitude de méridional au mirage me rendent d'inestimables

services. Grâce à elles je ne vis pas tous mes instants dans la tranchée car ma pensée va se distraire en de lointains voyages ; mon regard a beau fouiller le créneau à la recherche de l'ombre du boche, il ne me distrait pas de mes excursions. Pourvu que le même phénomène ne se produise pas quand je serai de retour et que mon esprit ne revienne pas dans les plateaux de l'Aisne essayer le feu des canons Krupp alors que je serai tout bonnement fumant ma cigarette au coin du foyer paternel les pieds sur les chenêts bien à l'abri et bien au chaud. C'est ça qui ne serait pas drôle d'autant plus que cette nouvelle campagne ne me serait pas comptée sur le livret militaire.

Mais les bonnes impressions restent, les manœuvres s'oublient et je ne me souviendrais au bout de quelques temps que de nos aventures les plus agréables celles qui seront matière à faire des contes. »

La numérisation des bandes audio permettra prochainement d'entendre, de la voix même de l'ancien combattant Jean Marfaing décédé en 1972, ces "contes" de la guerre que ses petits-enfants se souviennent encore avoir entendus lors des promenades quotidiennes, rendues obligatoires par une gêne à la jambe héritée d'une blessure, mémoire physique cette fois de la guerre.

Anne BELLOUIN, Laure BAILLY et Karine de BACKER

Remerciements particuliers à Mmes Bonneville, de la Tousche, de Houdetot.

**Le baptême de Marguerite Neveux en 1896 à Beaurieux. Jet de dragées.**  
Coll. Benoît Le Roux



18

## LE CHEMIN DE MARGUERITE ET EUGÉNIE

UNE CHRONIQUE DE LA VIE DE LA FAMILLE DU MAIRE DE BEAURIEUX AVANT, PENDANT ET APRÈS 14-18. LA GUERRE BOULEVERSE LE MONDE DE GABRIEL NEVEUX, NOTAIRE HONORAIRE, SON ÉPOUSE ET LEURS DEUX FILLES, MARGUERITE ET EUGÉNIE.

**C'EST LE PORTRAIT** d'une famille provinciale bourgeoise et distinguée qu'esquisse la vingtaine de photographies présentées ici, qui montrent Jean Baptiste Gabriel Neveux, son épouse Marie-Louise et leurs deux filles, Eugénie et Marguerite. Beaurieux et ses alentours constituent la toile de fond de ces petits clichés qui embrassent près de 30 années d'histoire traversées par la guerre de 14-18.

Gabriel Neveux, notaire de profession <sup>1</sup>, exerce de 1907 à 1921 le mandat de maire dans ce bourg de 618 âmes <sup>2</sup>, situé à cinq kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Craonne. Il est grand amateur de chasse. Un blaireau et deux marccassins empaillés guettent le visiteur dans le vestibule de la grande maison familiale de la rue Porte-Madame, dans le haut de Beaurieux. D'autres ornements de même nature, une tête de renard et des oiseaux sont conservés au grenier avec une série d'armes, dont un fusil à pierre et une lance tous deux de la bataille de Craonne (1814) <sup>3</sup>. On peut voir Gabriel Neveux parcourir le coteau avec son chien, propriétaire en tenue de chasse, le fusil en bandoulière.

Gabriel est vraisemblablement l'auteur principal secondé par Marguerite de ces quelques photographies de famille qui n'ont pas disparu. Il possède un appareil avec son pied, et un laboratoire est installé sous l'escalier au premier étage de la maison. S'y trouvent des cuvettes en porcelaine, des produits chimiques pour tirage et développement, 60

boîtes de papier sensible et pas moins de 30 boîtes de plaques photographiques.

Les images parvenues jusqu'à nous sont probablement une infime quantité de toutes celles qui ont été en leur temps réalisées. Marie-Louise l'épouse de Gabriel y apparaît, mais elle est plutôt effacée comme le sont alors nombre de femmes d'un certain milieu - ne lit-on pas dans les actes de notaire qu'elles sont autorisées à par leur mari, selon les termes du Code civil ! Outre quelques vues de la guerre à Beaurieux et Longueval, le sujet récurrent des photographies ce sont les demoiselles Eugénie et Marguerite, filles de Gabriel et Marie-Louise, souvent accompagnées d'une troisième jeune femme, ou de leur mère. Elles s'adonnent à la rêverie et au repos au bord de l'Aisne. Elles posent dans le salon cosu devant la bibliothèque, ou, changement radical de décor et d'époque, elles arpentent les champs de bataille de la guerre à peine refermée, au plateau de Californie et à la

(SUITE DU TEXTE P. 20) ■ ■ ■

<sup>1</sup> Notaire en exercice de 1888 à 1911, d'après Marcel Mulot, *Beaurieux, 6000 ans d'histoire. Mémoire d'un village et de son environnement*, 352 p., imp. Recto-Verso, Laon, 2001, p. 331.

<sup>2</sup> Recensement de 1911. Beaurieux a compté jusqu'à 968 habitants en 1856.

<sup>3</sup> Inventaire du mobilier de la maison familiale rue Porte-Madame à Beaurieux, dossier de dommages de guerre de Jean Baptiste Gabriel Neveux, archives départementales de l'Aisne, 15 R 1712.

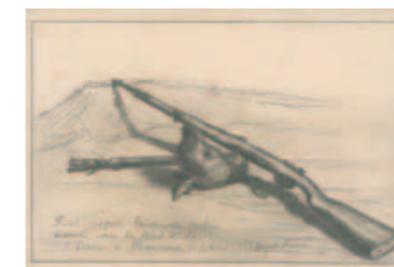
**Gabriel Neveux à la chasse avec Cigale.** Coll. Benoît Le Roux



**De gauche à droite : papa, M. et Mme Assaud, maman, Eugénie.**  
Coll. Benoît Le Roux



**A Beaurieux en 1915.** Coll. Benoît Le Roux



**Un dessin de Marguerite Neveux, 4 avril 1917.**  
Coll. Benoît Le Roux

**Eugénie Neveux et la maison rue Porte-Madame à Beaurieux.** Coll. Benoît Le Roux



**Sauf-conduit délivré à M. Neveux, maire de Beaurieux, le 19 septembre 1914.** Coll. Benoît Le Roux

19



**Portrait en médaillon des filles Neveux réalisé par le sergent Langbehn.**  
Coll. Benoît Le Roux



A Beaurieux  
rue Porte-Madame en  
1915.  
Coll. Benoît Le Roux



Beaurieux, 16 avril 1917. Coll. Benoît Le Roux

Le moulin du bas et la  
Vallée-Foulon peints sur  
place par Marguerite le 13  
juin 1919.  
Coll. Benoît Le Roux

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 19)

Caverne du Dragon. Le plus souvent, elles vont sur ce papier sensible vêtues de blanc, promises à un avenir de jeunes filles bien nées. Ces photographies interrogent, immobiles, elles semblent comme hors du temps, révélant si peu des événements qui affectent alors cette contrée, exception faite des scènes militaires. Images d'une certaine insouciance dorée, elles sont la façade trompeuse d'un petit monde que la guerre va bouleverser, comme le montrent les archives.

RUE PORTE-MADAME

Jean-Baptiste Gabriel Neveux voit le jour le 5 mars 1858 à Corbeny où son père est arpenteur<sup>4</sup>. Etabli notaire en 1888 à Beaurieux, il épouse, le 5 février 1893, Marie-Louise Leroux, 23 ans, fille d'un cultivateur, propriétaire sur le terroir de Longueval, près de Braine, d'une exploitation de 150 hectares, la ferme du Pinson. Première enfant du couple, Eugénie Neveux naît le 19 février 1894 à Beaurieux. Suit, deux ans plus tard, le 23 mars 1896, Marguerite. Dans l'ordre chronologique, apparaît la première photographie rescapée de ce qui devait constituer un album de famille : le baptême de Marguerite. Elle montre après la cérémonie un cortège solennel et bourgeois formé à la sortie de l'église de Beaurieux ; se pressent autour des gamins du village dont les godillots trahissent une autre classe sociale. En 1898, le 3 avril, la famille Neveux qui habitait jusqu'alors le bas de Beaurieux fait l'acquisition de la demeure de la rue Porte-Madame : « Une maison bourgeoise sise proche de la place publique avec ses dépendances et jardins d'agrément devant et derrière. L'ensemble d'une contenance de vingt-et-un ares quatre-vingts centiares ».<sup>5</sup> Cette propriété donne au sud sur la rue Porte-Madame. Elle est enclose par un mur de pierre, que longe au nord une sente au-delà de

laquelle se trouve une terre avec bosquets d'une surface de 92 ares, les Multeaux, que les Neveux acquièrent en même temps que la maison. En 1911, ils achètent également 40 ares de pré marais, sur le terroir de Cuissey-et-Geny au lieudit La Vieille Rivière<sup>6</sup>, qui constituent sans doute une terre pour la chasse. Construite en pierre de Septmonts et en brique, couverte en tuile, ardoise et zinc, la demeure familiale possède 10 chambres dont une chambre de bonne et une chambre qui sert de lingerie. Les 220 m<sup>2</sup> de surface habitable<sup>7</sup> comprennent petite et grande salles à manger, salon, cuisine, cabinet de travail, cabinet de toilette de Madame et cabinet de toilette de Monsieur<sup>7</sup>. Les parquets sont en chêne, la robinetterie en cuivre. L'étude de notaire, une grange, deux buchers, une écurie, une cours vitrée complètent l'ensemble.

MOBILIER, OBJETS, DÉCORATION

Mais davantage encore que les murs, le mobilier, les objets et la décoration intérieure témoignent du rang, des aspirations et du mode de vie de la famille du notaire et maire de Beaurieux.

Eugénie et Marguerite, enfants, jouent avec deux bébés jumeaux articulés, un grand chalet de poupées, deux lits de poupées richement garnis, une petite cuisinière à alcool avec batterie de cuisine. ■ ■ ■

<sup>4</sup> Acte de naissance de J-B G Neveux, Archives départementales de l'Aisne (FRAD002\_5Mi346\_0789).  
<sup>5</sup> Conservation des hypothèques, transcription, en date du 30 juillet 1936, d'un acte notarié de M<sup>e</sup> Meurant portant sur la cession par Marguerite Neveux épouse Le Roy à sa soeur Eugénie, des propriétés ayant appartenu à leurs parents. Archives départementales de l'Aisne - 271 bis Q 894.  
<sup>6</sup> Ibid.  
<sup>7</sup> Société coopérative de Beaurieux, dossier n°1<sup>A</sup>. Immeuble de Monsieur Neveux. Maire de Beaurieux. Louis Brachet architecte. Dossier de dommages de guerre. Op. cit.



Au bord de l'Aisne après la guerre, Eugénie (à droite) et Marguerite tenant un appareil photographique. Coll. Benoît Le Roux



Au bord de l'Aisne, Marguerite et Eugénie. Coll. Benoît Le Roux

■ ■ ■ Elles disposent d'un théâtre d'enfants et d'une charrette anglaise pour deux enfants. On peut facilement imaginer le temps passé dans les livres. Victor Hugo, Jules Verne, Chateaubriand, les Fables et Contes de La Fontaine, Rousseau, Voltaire, Molière, Lamartine, Rabelais, Balzac ont leur place dans la bibliothèque de la rue Porte-Madame. Et si certaines de ces œuvres se révèlent par trop libérales, pour faire bonne mesure, pour l'éducation et l'édification des jeunes filles la maison offre également à lire Boileau, Pascal, une histoire de l'Angleterre, les ouvrages de Thiers sur la Révolution et l'Empire et surtout, une vie de Sainte-Thérèse en 10 volumes. En plein air, les demoiselles ont le loisir de pratiquer le jeu de croquet et le tennis dont il se trouve quatre raquettes au grenier. Dans cet inventaire, un gramophone, 20 disques et un piano<sup>8</sup> montrent une ouverture à la musique tandis que pinceaux et crayons dévoilent une sensibilité aux arts graphiques. Deux dessins réalisés pendant la guerre et deux paysages peints de la main de Marguerite ont pu être conservés.

DEUX LA TOUR DONT L'ATTRIBUTION EST CONTESTÉE

C'est dans le salon que sont exposés ce qui, plus que tout autre objet d'intérieur, distingue la famille. Il y a là un grand canapé, six fauteuils et six chaises en bois noir sculpté, avec tapisserie d'Aubusson Louis XV. Le mobilier fait forte impression sur les visiteurs reçus au salon, des notables dont le maître des lieux sollicite après-guerre le témoignage, afin d'étayer sa demande d'indemnités de dommages de guerre. Le « salon m'a paru être de grande valeur », déclare le notaire honoraire Delamalmaison<sup>9</sup>. « La maison de M. Neveux (...) était garnie d'un très beau et luxueux mobilier comprenant notamment un grand salon garni de sièges en tapisserie d'Aubusson véritable, quatre paires

Marguerite devant la maison de la rue Porte-Madame. Coll. Benoît Le Roux



Pargnan, septembre 1921. Eugénie (premier plan), Marguerite et une 3<sup>e</sup> jeune fille. Coll. Benoît Le Roux



A Craonne en 1921. Coll. Benoît Le Roux

de rideaux doubles avec bandes de tapisserie de Neuilly et fronton en Aubusson, une grande portière également en Aubusson, un piano et quantité d'autres beaux meubles », témoigne un ancien commissaire priseur<sup>10</sup>. « Ce magnifique salon en tapisserie d'Aubusson (...) faisait l'admiration de tout le monde », écrit d'Autriche Rosy Gaubé<sup>11</sup>, une amie de Marie-Louise Neveux. M<sup>e</sup> Meurant, notaire à Beaurieux, n'est pas le moins enthousiaste qui considère le salon de son prédécesseur comme « l'un des plus beaux de la région » et conclut que « l'habitation importante de M. Neveux était très abondamment meublée, je ne crois pas qu'à Beaurieux il y ait eu d'autres mobiliers de valeur supérieure au sien »<sup>12</sup>.

Rue Porte-Madame, la pièce maîtresse n'est pas même cet ensemble d'Aubusson du XV<sup>e</sup> siècle. Il y a mieux, toujours au salon : deux tableaux du XVIII<sup>e</sup> siècle attribués à Maurice Quentin de La Tour, mais dont l'authenticité sera contestée par la commission de dommages de guerre. Mieux que des objets d'ornement, il s'agit d'œuvres d'art. Ces portraits représentent un parent de M. Neveux, pharmacien du roi et son épouse demoiselle d'honneur de la reine avant son mariage. Le notaire explique à ceux qui le questionnent que les pastels ont été offerts à son lointain parent par Marie-Antoinette. Outre leur valeur réelle ou prétendue, ces portraits accrochés au salon signent donc un rang social bien enraciné. (SUITE DU TEXTE P. 22) ■ ■ ■

<sup>8</sup> Inventaire du mobilier de la maison familiale rue Porte-Madame à Beaurieux, Op. cit.  
<sup>9</sup> Attestation de M. Delamalmaison, notaire honoraire, 23 mars 1923. Dossier dommages de Guerre. Op. cit.  
<sup>10</sup> Attestation de Joseph Batteux, 20 février 1923. Dossier de dommages de Guerre. Op. cit.  
<sup>11</sup> Attestation de Rosy Gaubé, 21 février 1923. Dossier de dommages de Guerre. Op. cit.  
<sup>12</sup> Attestation de M<sup>e</sup> Meurant, 14 mars 1923. Dossier de dommages de Guerre. Op. cit.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 21)

**LA GUERRE FAIT IRRUPTION À BEAURIEUX**

En 1914, Gabriel Neveux a 56 ans. Il a cessé son activité notariale depuis trois ans. Eugénie et Marguerite ont respectivement 20 et 18 ans. A cette même époque deux photographies montrant des jeunes filles assises dans l’herbe à Londres attestent un séjour en Angleterre de Marguerite ou Eugénie.

Un mois avant le début de la guerre, le 1<sup>er</sup> juillet, Aline Leroux, mère de Marie-Louise Neveux et grand-mère d’Eugénie et Marguerite, décède à son domicile de Fismes. Mme Neveux hérite alors d’une grande partie du domaine de la ferme du Pinson à Longueval, en indivision avec son père et sa sœur Lucie, religieuse au carmel de Chalons-sur-Saône<sup>13</sup>. Depuis 1912 l’exploitation de Longueval est louée à un couple de cultivateurs, les parents Leroux se sont retirés à Fismes.

La guerre fait irruption à Beaurieux le 1<sup>er</sup> septembre. Des détachements français du 1<sup>er</sup> corps d’armée qui font retraite traversent la commune. Ils sont suivis le lendemain matin par un groupe d’éclaireurs allemands venus de Craonnelle. Pendant les quelques heures que dure le défilé des troupes allemandes qui poursuivent leur route vers Maizy, Gabriel Neveux, en sa qualité de maire, est retenu physiquement par l’occupant qui entend ainsi se prémunir de toute réaction d’hostilité de la population. Dès le soir, la guerre se transporte vers le sud et, durant les dix jours suivants, la présence allemande dans la petite ville se fait discrète : « *Un poste gardait le pont de Maizy et les soldats venaient parfois chercher du pain. Tout le Laonnois était séparé du reste de la France et aucune nouvelle ne parvenait jusqu’aux bords de l’Aisne.* »<sup>14</sup> Les habitants voient repasser les Allemands dans l’autre sens, le dimanche 13 septembre : ils stationnent quelques heures avant de sortir du bourg vers le nord pour aller prendre position sur les hauteurs du Chemin des Dames. De la mi-septembre 1914 au 27 mai 1918, Beaurieux, qui se trouve à moins de 4 kilomètres des premières lignes, vit à l’heure des troupes françaises, notamment celles de la 36<sup>e</sup> division. Une trentaine de maisons ont été endommagées par des tirs d’artillerie au cours de ces premières semaines de guerre, 150 habitants sont restés à Beaurieux, vite rejoints par une centaine de réfugiés en provenance de Craonnelle et Pontavert<sup>15</sup>. Quelques photographies familiales donnent à voir la présence militaire française, à Longueval au début de la guerre, puis en 1915 et en avril 1917 à Beaurieux. De Marguerite, subsiste une vue peinte de Beaurieux, ainsi que deux dessins au crayon, dont un portrait de prisonnier allemand. Pendant ces

années, des militaires français sont hébergés rue Porte-Madame. L’un d’eux, Roger Langbehn, réalise un portrait des deux sœurs Neveux qu’il offre à leurs parents. On prête à Marguerite des sentiments pour cet homme<sup>16</sup> un temps côtoyé, mais que la guerre va éloigner à tout jamais<sup>17</sup>.

Le 27 mai 1918, les Allemands de la VII<sup>e</sup> armée, qui se sont élançés à l’attaque du plateau à 3 h 40, traversent Beaurieux dès 7 heures. Une heure seulement s’est écoulée depuis la visite des gendarmes, porteurs des instructions d’évacuation, au maire et à l’instituteur de la commune<sup>18</sup>. Une partie de la population a rapidement quitté Beaurieux, visée par les bombardements, pour se réfugier à Fismes. C’est dans cette ville où réside son beau-père, et où il a exercé la charge de juge de paix, que Gabriel Neveux se met à l’abri<sup>19</sup> avec sa ■ ■ ■



**En 1931 à Beaurieux, Marguerite épouse Marc Le Roy, natif de Tours, alors sans profession, de 12 ans son aîné. Le couple s’installe à Cartigny dans le Calvados, et vit de l’élevage. Ils n’auront pas d’enfant.** Coll. Benoît Le Roux

■ ■ ■ famille. Quant au mobilier, dont une grande partie a été également dirigée vers Fismes « *dans l’espoir de le sauver* »<sup>20</sup>, il disparaît avec la guerre, et la maison de la rue Porte-Madame ne retrouvera jamais le lustre qu’il lui conférait.

En 1921, Gabriel Neveux, sommé de justifier le montant des indemnités demandées pour compenser la perte des meubles et objets familiaux, estimé très exagéré par l’administration, a cette phrase : « *mais que voulez-vous... dans notre famille nous avons toujours aimé les belles choses (...)* »<sup>21</sup>

**Damien BECQUART**

*Remerciements à :*

**Benoît Le Roux,  
Jean-Christophe Dumain,  
et Karine de Backer**

<sup>13</sup> En 1923, Lucie renonce à la succession de ses parents au profit de sa soeur Marie-Louise et de son beau-frère.

<sup>14</sup> Maxime de Sars, *Histoire de Beaurieux*, Mayenne, 1980, 260 p., p. 203.

<sup>15</sup> Marcel Mulo, *Beaurieux, 6000 ans d’histoire. Mémoire d’un village et de son environnement*, op. cit., p. 66.

<sup>16</sup> Témoignage de Benoît Le Roux auquel Marguerite Neveux s’était confiée.

<sup>17</sup> Un Roger Frédéric Willé Langbehn, 26 ans, natif de Paris, sergent au 327<sup>e</sup> RI, meurt le 22 avril 1918 à l’hôpital temporaire n°14 de Beauvais des suites de blessures de guerre (voir sa fiche sur le site Mémoire des hommes). La 162<sup>e</sup> DI à laquelle est rattaché le 327<sup>e</sup> RI est à Vauclerc du 8 janvier au 16 juin 1917. Du 8 au 21 avril 1917, le 327<sup>e</sup> RI est engagé dans le secteur de la ferme d’Hurtebise-ferme de la Creute. Le point de concentration des régiments de la 162<sup>e</sup> DI est alors à Beaurieux (Philippe Olivera, Base de données Chemin des Dames, avril-Juin 1917, www.crid1418.org) Ces éléments permettent de penser qu’il s’agit bien là du Roger Langbehn que la famille Neveux a connu.

<sup>18</sup> Maxime de Sars, op. cit., p. 212.

<sup>19</sup> Nommé chevalier de la Légion d’honneur le 26 mai 1921 pour les services qu’il a rendus durant la guerre, Gabriel Neveux est réputé avoir été le dernier à quitter Beaurieux, le 27 mai 1918. La fiche de renseignements le concernant, qui figure dans le dossier de Légion d’honneur, indique : « N’a quitté Beaurieux que le 27 mai 1918 sur l’ordre d’évacuation qui lui a été signifié par le Général Commandant la 50<sup>e</sup> Division Anglaise après s’être assuré du départ de la population valide, et en est parti le dernier une heure à peine avant l’arrivée des Allemands sous un bombardement très violent ». [Archives nationales 19800035/262/34996]. En réponse à une question du directeur des dommages de guerre de la préfecture de l’Aisne, le 6 novembre 1922, l’agent de la 1<sup>ère</sup> commission cantonale de dommages de guerre de Craonnelle à Beaurieux, donne des informations un peu différentes sur l’évacuation : « L’évacuation de Beaurieux a été facultative, il est resté à Beaurieux 80 personnes. M. Neveux est parti le 27 mai 1918 » Dossier de dommages de guerre, op. cit.

<sup>20</sup> Déclaration de Gabriel Neveux, Affaire Neveux J.-B. à Beaurieux, rapport d’enquête du contrôleur départemental des services administratifs, préfecture de l’Aisne, 6 avril 1923. Dossier de dommages de guerre, Op. cit.

<sup>21</sup> Déclaration de Gabriel Neveux, Affaire Neveux J.-B. à Beaurieux, rapport d’enquête du contrôleur départemental des services administratifs, préfecture de l’Aisne, 6 avril 1923. Op. cit.

**APRÈS LA GUERRE**

Dans les premières années d’après-guerre, Gabriel Neveux va s’épuiser à obtenir le paiement de dommages de guerre, agissant pour les intérêts familiaux en général, ceux de son ménage et ceux de son beau-père, propriétaire du corps de ferme de Longueval, la ferme du Pinson, dont les bâtiments ont été détruits et les terres bouleversées. Entre 1921 et 1924, plusieurs demandes vont au contentieux, notamment et surtout celle qui concerne les biens de la maison de la rue Porte-Madame à Beaurieux, dont l’inventaire détaillé, jusqu’au moindre crayon et bout de papier, ironise l’agent chargé de l’évaluation, comprend 61 pages. La procédure donne lieu à des échanges assez vifs. L’administration, reproche au notaire honoraire et ancien maire (le mandat de M. Neveux prend fin en 1921), nommé chevalier de la Légion d’honneur en 1921, d’exagérer considérablement la valeur de ses biens. G. Neveux proteste de sa bonne foi, dénonce l’absence d’expertise et produit nombre d’attestations de proches, ce qui se révèle au fond efficace. L’agent évaluateur peut toujours pointer la très grande proximité entre le demandeur et les producteurs de certificats. Car, comme l’écrit à son cher cousin de Beaurieux, le 23 février 1923, l’avocat à la Cour d’Appel de Paris, José Théry : « Vous savez que la jurisprudence décide que l’affirmation du sinistré doit être admise jusqu’à preuve contraire lorsque cette affirmation émane d’une personne dont l’honorabilité est incontestable ».

Gabriel Neveux se montre prêt à transiger et son appel est jugé recevable. Il obtient les indemnités au terme d’une longue bataille administrative et juridique. Non sans avoir égratigné l’administration qu’il soupçonne de n’avoir pas appliqué la même ardeur vérificatrice à son voisin châtelain Hanotaux (frère de...), ce nom, dit-il en substance, ayant suffi à provoquer une «tétanie» chez l’agent évaluateur.

Gabriel Neveux s’éteint le 30 avril 1925 à Reims. Son beau-père Charles-François Leroux décède deux ans plus tôt, le 19 février 1923 à l’hospice de Soissons. Marie-Louise Neveux rend son dernier souffle le 31 décembre 1939. Eugénie se marie le 2 janvier 1940 à Cysoing (Nord) avec un marchand brasseur, Louis Desmons qui meurt trois ans plus tard, le 4 février 1943. ils n’auront pas d’enfant. Eugénie décède en 1982 et Marguerite en 1984. Elles reposent toutes deux dans le caveau de famille à Corbeny.

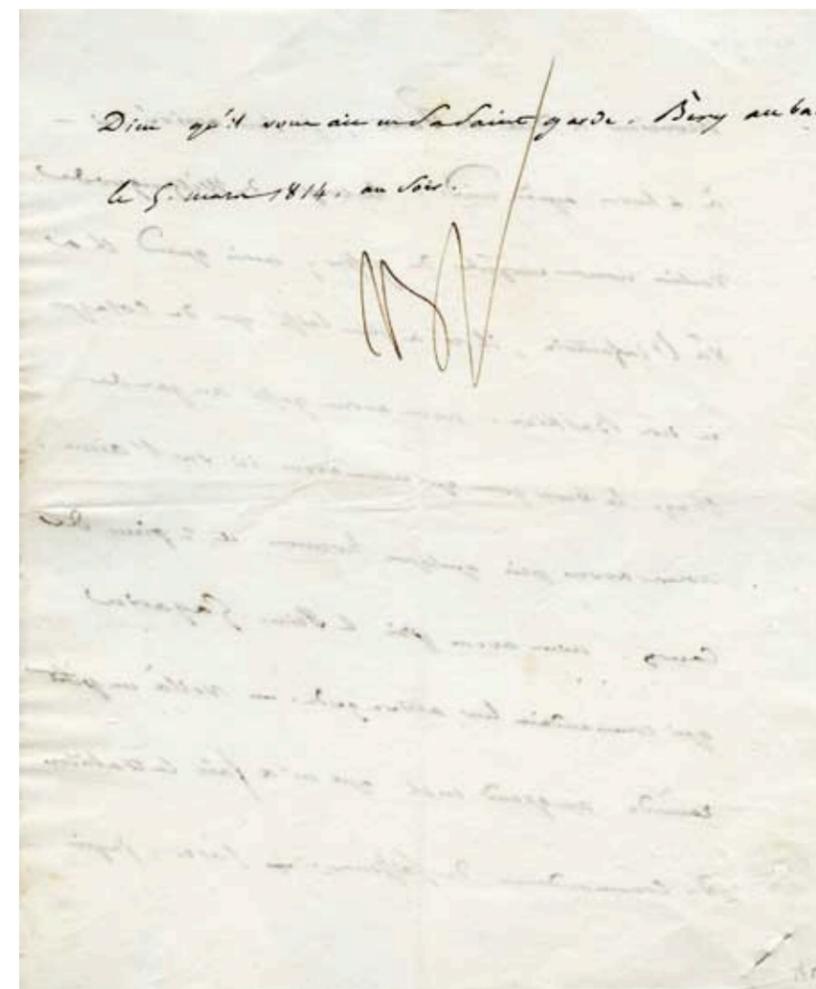
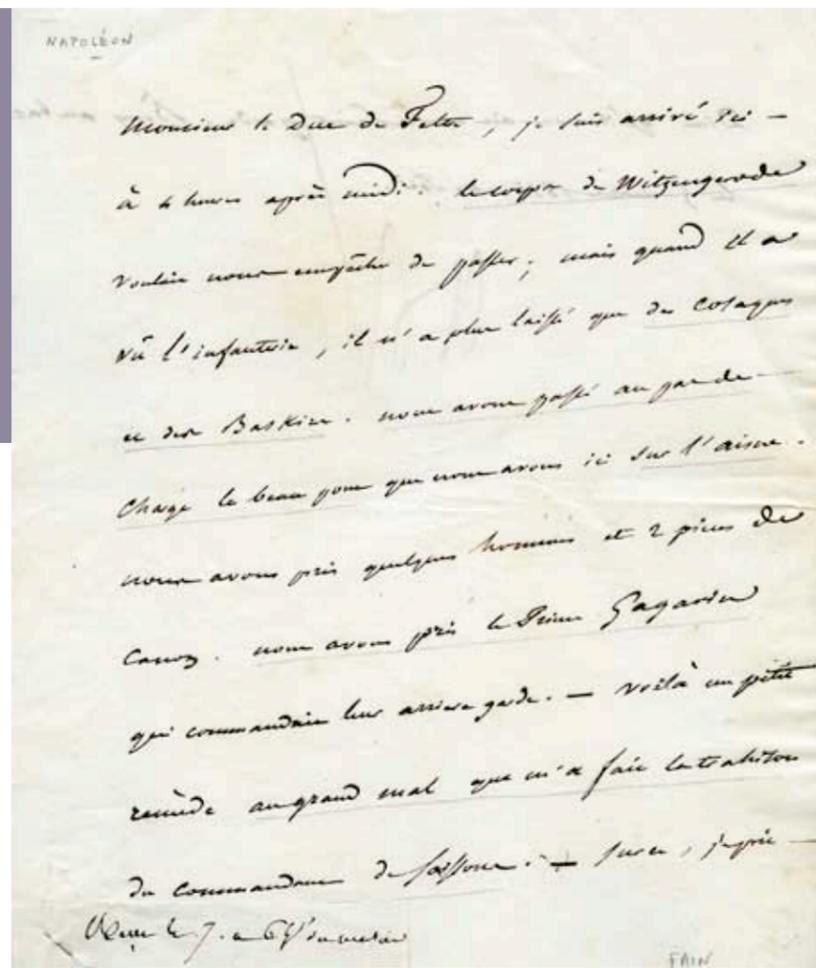
**Ci-dessous de gauche à droite : série de photographies réalisées après guerre : plateau de Californie en 1921 (première, troisième et dernière photos) ; devant la «grotte du Dragon en 1919 (deuxième photo), Craonnelle en 1921 (quatrième photo). Eugénie, Marguerite et une amie arpentent le Chemin des Dames. Devant la Grotte du Dragon (deuxième) on reconnaît Eugénie et sa mère.**

Coll. Benoît Le Roux



## Napoléon écrit de Berry-au-Bac

Lettre de Napoléon à son ministre de la guerre, datée du 5 mars 1814. Cette missive relate le passage de l'Aisne par les troupes françaises au pont de Berry-au-Bac. Document conservé aux Archives départementales de l'Aisne sous la cote 1 J 231.



Archives départementales de l'Aisne, 1 J 231. Lettre adressée par Napoléon au duc de Feltre (le général Clarke, ministre de la Guerre) le 5 mars 1814.

### Transcription de la lettre

**Monsieur le Duc de Feltre, je suis arrivé ici à 4 heures après-midi, le corps de Witzingerod (sic) voulait nous empêcher de passer ; mais quand il a vu l'infanterie, il n'a plus laissé que des cosaques et des Baskirs. Nous avons passé au pas de charge le beau pont que nous avons ici sur l'Aisne. Nous avons pris quelques hommes et 2 pièces de canon. Nous avons pris le Prince Gagarin (sic) qui commandait leur arrière garde. Voilà un petit remède au grand mal que m'a fait la trahison de Soissons. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte (sic) garde. Béry au Bac (sic) le 5 mars 1814 au soir.**

Napoléon

**24** AVEC LA REDDITION, le 3 mars 1814, de la place de Soissons, commandée par le général Moreau<sup>1</sup>, Napoléon doit de nouveau changer ses plans afin de mettre un terme aux actions du commandant en chef de l'armée de Silésie, le feld-maréchal Blücher. En effet, Soissons, important verrou sur l'Aisne, aurait dû permettre la destruction des troupes du général « Vorwärts », coincées entre cette place, les forces des maréchaux Mortier et Marmont sur sa droite et celles de Napoléon venant de Fismes. La faible résistance du général Moreau sauve ainsi Blücher qui passe l'Aisne à Soissons et surtout qui se renforce des corps des généraux Bülow et Winzingerode portant à près de 90 000 hommes l'armée de Silésie. Pour Thiers, la chute de Soissons est « le plus funeste événement de notre histoire après Waterloo »<sup>2</sup> tant l'issue de la campagne aurait pu dépendre de la résistance de la ville et de la destruction de l'armée de Blücher, le général le plus belliqueux de la coalition.

### LE PRINCE GAGARINE PRISONNIER

Soissons prise et fortement défendue, Napoléon doit trouver un autre passage pour traverser l'Aisne. Ses éclaireurs lui apprennent que le pont à Berry-au-Bac est intact et faiblement protégé. Aussitôt, la cavalerie de la Garde impériale du général Nansouty, dont les lanciers polonais du général Pac, enlève le pont, chasse les Russes et fait de nombreux prisonniers dont le prince Gagarine<sup>3</sup>. On est au soir du 5 mars et l'Empereur relate les événements de la journée à son ministre de la Guerre, le duc de Feltre : « Voilà un petit remède au grand mal que m'a fait la trahison du commandant de Soissons. »<sup>4</sup>. L'objectif maintenant pour Napoléon est de se diriger sur Laon et de prendre de vitesse l'armée de

## CRAONNE, CEUX DE 1814

RÉCIT DE LA BATAILLE NAPOLÉONNIENNE LIVRÉE ENTRE CRAONNE ET CERNY, LES 6 ET 7 MARS 1814, UN SIÈCLE AVANT LES COMBATS DE LA PREMIÈRE BATAILLE DE L' AISNE EN SEPTEMBRE 1914.

Silésie afin d'occuper la ville avant les Alliés et de les attaquer à revers. Mais Blücher devine la manœuvre et fort de sa supériorité numérique fait volte-face et décide d'en découdre avec l'empereur des Français sur le plateau de Craonne. Surpris, Napoléon est contraint d'accepter le combat, ne pouvant laisser son flanc gauche menacé par une armée aussi puissante.

### FERME D'HURTEBISE

Craonne, ce nom évocateur des durs combats de la Grande Guerre ne doit pas faire oublier ceux de 1814. Le plateau est une formidable

position entre l'Aisne et l'Ailette, avec ses pentes escarpées, une frontière naturelle qui couvre Paris au nord de l'Aisne. Il se divise en deux parties, un grand espace à l'ouest séparé d'un plus petit à l'est par un isthme, l'isthme d'Hurtebise, de quelque 150 mètres de large. Le 6 mars, Napoléon fait tâter les forces ennemies et envoie les troupes du maréchal Ney qui essaient de prendre pied sur le plateau du côté de la ferme d'Hurtebise. Les combats sont âpres, la ferme change de mains plusieurs fois et en fin de journée, vers 19 heures, l'Empereur commande la ■ ■ ■

## Pertes

Comme pour les effectifs, il est tout aussi difficile de quantifier les pertes humaines lors d'une bataille. Les chiffres sont toujours approximatifs et dépendent des sources. Chacun veut minimiser ses propres pertes et augmenter celles de son adversaire. Au vu des effectifs engagés, Craonne est une bataille meurtrière avec des pertes importantes. On estime que les Français ont eu 5 400 tués ou blessés contre 5 000 du côté allié soit un quart des soldats ayant participé à cet affrontement.

■ ■ ■ fin des attaques. Les Russes n'ont pu être délogés de leur position mais les Français sont maîtres du petit plateau. Le lendemain, l'engagement reprend. Il fait froid et la neige gèle. Tandis que Winzingerode est en route vers Festieux pour prendre les Français à revers, Woronsov dispose ses troupes sur le grand plateau. Son infanterie est placée sur trois lignes avec sa cavalerie à droite et son artillerie disposée de telle façon qu'elle puisse balayer tout le champ de bataille. Au total, près de 17 000 hommes sou-

(SUITE DU TEXTE P. 26) ■ ■ ■

<sup>1</sup> Le général Jean-Claude Moreau, commandant la place de Soissons, ne doit pas être confondu avec le général Jean Victor Moreau, considéré comme le rival de Bonaparte, vainqueur de la bataille d'Hohenlinden, le 3 décembre 1800, et mort à Dresde en 1813 alors qu'il se trouvait auprès des Alliés.

<sup>2</sup> Adolphe Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, Paulin, Lheureux et Cie, 1860, tome XVII, p. 444.

<sup>3</sup> Le prince Gagarine, sujet russe, venait de Reims lorsqu'il fut pris par les Français à Berry-au-Bac. Si l'on sait peu de chose sur lui, un monument à sa mémoire existe à Reims sur lequel il est indiqué, à tort semble-t-il, qu'il est mort dans cette ville le 5 mars 1814.

<sup>4</sup> Arch. dép. Aisne, 1 J 231. Lettre adressée par Napoléon au duc de Feltre (le général Clarke, ministre de la Guerre) le 5 mars 1814.

A l'angle d'une maison de Pontavert photographiée en août 1915, un canon de l'époque napoléonienne utilisé comme borne. Fonds Valois. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine





La commémoration du centenaire de la bataille de Craonne, le 8 mars 1914 à Hurtebise.  
Photographie Agence Rol. Bibliothèque nationale de France

tenus par les 13 000 soldats de Sacken placés en réserve. En face, les Français alignent près de 29 000 hommes. La bataille se déroule en deux phases : la première, de 10 heures à 13 heures, voit des combats acharnés sans résultat ; la deuxième est celle de l'offensive générale française couronnée de succès.

#### INVESTIR LE PLATEAU

Vers 10 heures, alors que l'artillerie française fixe l'ennemi en son centre, Ney lance une première attaque qui, de l'abbaye de Vauclerc et du village d'Ailles, tente d'investir le plateau. Mais l'artillerie ennemie mitraille les Français qui se replient à mi-pente et se regroupent. Un deuxième assaut, mieux combiné, leur permet de se maintenir sur le plateau malgré la sérieuse résistance russe. La ferme d'Hurtebise est évacuée par les chasseurs du général Krazowski qui y mettent le feu ce qui permet à l'infanterie de Victor d'accéder au grand plateau. Au sud, la cavalerie de Nansouty repousse les Russes jusqu'à Paissy. La situation des Alliés est délicate. Voulant donner du temps à Winzingerode pour arriver sur les arrières des Français, Woronzov contre-attaque vigoureusement, reconduit la cavalerie française, mitraille l'infanterie de Victor et chasse celle de Ney. A 13 heures, Woronzov contrôle à nouveau le pla-

teau. Napoléon tempête contre ces charges infructueuses d'autant qu'il est contraint d'engager ses troupes au fur et à mesure qu'elles lui arrivent.

#### JUSQU'À L'ANGE GARDIEN

De son côté, Blücher, s'étant assuré que la manœuvre de débordement de la droite française est impossible dans les délais impartis, préfère se retirer sur Laon. Il commande à ses lieutenants de faire mouvement vers ce lieu y compris Woronzov. Celui-ci exécute l'ordre à contrecœur en faisant face aux attaques françaises. Car Napoléon a ordonné l'attaque générale. Charpentier à la tête de sa division avance au centre, les Marie-Louise du corps de Ney partent à l'assaut du plateau et la cavalerie charge au sud. Par ailleurs, la mise en action d'une batterie de 72 canons rend la position ennemie difficilement tenable. Woronzov cependant recule pied à pied, interrompt sa marche à Cerny pour stopper la poursuite française, recule à nouveau et dispute chèrement le terrain. Seule la nuit suspend les combats. Les Russes empruntent le Chemin des Dames jusqu'à l'Ange-Gardien puis remontent au nord en direction de Laon par Chavignon. Les Français occupent le plateau et Napoléon établit son quartier général à Bray. Les civils, exaspérés par les

exactions des troupes alliées, achèvent les blessés russes découverts sur le champ de bataille<sup>5</sup>.

#### VERS LAON

Craonne est une victoire chèrement acquise qui ne règle rien, l'ennemi s'étant retiré en ordre sur Laon où il compte bien arrêter définitivement la marche de l'Empereur. De son côté, Napoléon s'illusionne sur les intentions de son adversaire et croit toujours qu'il bat en retraite. Dès le lendemain, il part à la poursuite de l'armée de Silésie vers Laon où le destin lui a donné rendez-vous.

#### VICTOIRE À LA PYRRHUS

Cette victoire à la Pyrrhus entre pourtant dans la légende. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, nombreux sont les promeneurs à la recherche de vestiges de la bataille sur les coteaux du plateau. On parle ainsi d'un dénommé Warnet qui aurait trouvé un boulet russe intact dans le bois de Bovelle en 1852<sup>6</sup>. Dans les monographies rédigées entre 1884 et 1889 par les instituteurs des communes voisines ■ ■ ■

<sup>5</sup> Edouard Fleury, *Le département de l'Aisne en 1814*, Laon, Imp. Ed. Fleury, 1858, p. 317.

<sup>6</sup> Archives dép. de l'Aisne, Coll. Piette, texte, dossier 178, extrait de presse du 27 avril 1852.



Le monument des Marie-Louise près de la ferme d'Hurtebise.  
F.-X. Dessirier

■ ■ ■ de ces combats, on trouve régulièrement plusieurs pages de récit<sup>7</sup> mettant en exergue le courage des Marie-Louise. Enfin, en mars 1914, cette bataille fait l'objet d'une commémoration à la mesure de l'importance des forces engagées et du résultat. La bataille de Craonne participe au mythe napoléonien, construit au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, contribuant à l'imaginaire collectif sous le Second Empire puis sous la Troisième République revancharde. Cet esprit nationaliste se retrouve lors de l'inauguration du monument aux Marie-Louise en 1927. Les anciens combattants n'adhéreront pas à cette approche et rattacheront leur mémoire à d'autres sites. Figure discrète, un peu oubliée, le monument des Marie-Louise est l'une des rares représentations physiques liant le sacrifice et l'abnégation de deux générations séparées de cent ans.

Jean-Pierre ALLART  
et Michel SARTER

<sup>7</sup> Archives dép. de l'Aisne, 13 T 55 (Bouconville), 13 T 122 (Corbeny), 13 T 143 (Craonne), 13 T 144 (Craonnelle), 13 T 343 (Paissy), 13 T 450 (Vauclerc-la-Vallée-Foulon).

## Les généraux de la bataille

#### COMMANDANT EN CHEF FRANÇAIS

**NAPOLÉON 1<sup>er</sup>** empereur des Français (1769-1821)

#### GÉNÉRAUX FRANÇAIS

- **MORTIER** (Adolphe Edouard Casimir Joseph), duc de Trévise, maréchal d'Empire, commandant la Vieille Garde (1768-1835)
- **NEY** (Michel), duc d'Elchingen, prince de la Moskova, maréchal d'Empire, commandant la Jeune Garde (1769-1815)
- **VICTOR** (Claude Victor Perrin dit), duc de Bellune, maréchal d'Empire, commandant 2 divisions provisoires de la Jeune Garde (1764-1841)
- **NANSOUTY** (Etienne Marie Antoine Champion, comte de), général d'Empire, commandant la cavalerie de la Garde impériale (1768-1815)
- **CHARPENTIER** (Henri François Marie, comte), général d'Empire, commandant une division de la Jeune Garde sous Victor (1769-1831)

#### COMMANDANT EN CHEF ALLIÉ

**BLÜCHER** (Gebhart Leberecht prince Blücher von Wahlstatt), maréchal prussien, commandant l'armée de Silésie (1742-1819)

#### GÉNÉRAUX ALLIÉS

- **WINZINGERODE** ou **WINTZINGERODE** (baron Ferdinand von), général allemand au service de la Russie, commandant un corps russe de l'armée du Nord (1770-1818)
- **WORONZOV** ou **VORONTSOV** (Mikhail Semenovitch) général russe (1782-1856)
- **SACKEN** (prince Fabian Gottlieb von der Osten-Sacken), général russe (1752-1837)
- **KRAZOWSKI**, général commandant une brigade d'infanterie légère du corps de Woronzow



L'équipe de France militaire rencontre l'équipe militaire de Nouvelle-Zélande, le 8 avril 1917 à Vincennes. Photographie Agence Rol. Bibliothèque nationale de France

28

## REVOIR LA LUMIÈRE DU STADE

QUELQUES JOURS AVANT L'OFFENSIVE DU 16 AVRIL 1917, PLUSIEURS SOLDATS FRANÇAIS SONT MOMENTANÉMENT RETIRÉS DES TRANCHÉES DU CHEMIN DES DAMES POUR PARTICIPER À UN MATCH DE RUGBY CONTRE L'ÉQUIPE DE NOUVELLE-ZÉLANDE. UN IMPROBABLE SURSIS POUR CES RUGBYMEN DONT CERTAINS FOULENT UNE DERNIÈRE FOIS LA PELOUSE D'UN STADE, À CETTE OCCASION.

### DES POILUS FACE AUX ALL BLACKS

Le rugby a payé un lourd tribut à la Grande Guerre. Plusieurs dizaines de rugbymen de haut-niveau ont été tués ou grièvement blessés au cours des combats. Pour la France, on estime à près de 200 le nombre de joueurs affiliés à un club morts à la guerre, dont 24 porteurs du maillot de l'équipe nationale. Plusieurs d'entre eux sont tombés au Chemin des Dames, dont un grand nombre durant l'offensive du printemps 1917. Quelques jours avant le déclenchement de cette dernière, le haut commandement français décide de rassembler le temps d'un match les meilleurs joueurs français mobilisés au front pour affronter une autre équipe formée de militaires néo-zélandais.

Le 8 avril 1917, quinze soldats experts du ballon ovale prennent la direction de Vincennes. Informés au dernier moment de leur sélection pour représenter la France, certains quittent précipitamment leur unité engagée dans la préparation de l'offensive. Pas moins de 23 généraux ont donné leur accord écrit pour qu'ils puissent ainsi s'absenter le temps d'un match, souligne le journal néo-zélandais *Evening Post*<sup>1</sup>. Les rugbymen encore vêtus de leur uniforme arrivent en voiture au milieu de la foule. Le match a lieu au stade vélodrome municipal de Vincennes. Alors que le XV tricolore reçoit le maillot frappé du coq, des milliers de spectateurs se rassemblent au cri de « bravo les poilus », tandis que de nombreuses personnalités politiques et militaires,

françaises et britanniques s'installent en tribune. Pour ces autorités, le match est l'occasion d'une véritable démonstration de force. Il s'agit, par ailleurs, de convaincre l'opinion de la bonne entente entre les troupes alliées réunies pour la première fois dans une rencontre internationale de ce type. Une équipe du service cinématographique aux armées vient immortaliser l'événement<sup>2</sup>. Après avoir écouté la *Marseillaise* et le *God save the King*, face aux Français qui ont gardé leurs coiffes militaires pour saluer la tribune et leur adversaire, l'équipe de Nouvelle-Zélande entame le traditionnel « Haka » sous les yeux ébahis du public.

Épuisés par les marches et les combats, sans entraînement préalable, les Français ne peuvent contenir le jeu de passes néo-zélandais et s'inclinent sur le score sans appel de 40 à 0. « Bref, ce brave quinze de quinze braves poilus français fit l'impossible pour bien faire [...] Ils nous dominèrent à la mêlée et surtout à la touche [...] Pour ma part j'ai été très fier de commander cette équipe où j'avais sous mes ordres des joueurs de football [rugby] mais des soldats de la valeur du capitaine Eluère – « l'as de l'infanterie – des lieutenants ■ ■ ■

<sup>1</sup> *Evening Post*, Vol. CXIII, n°132, 4 juin 1917, p. 2.

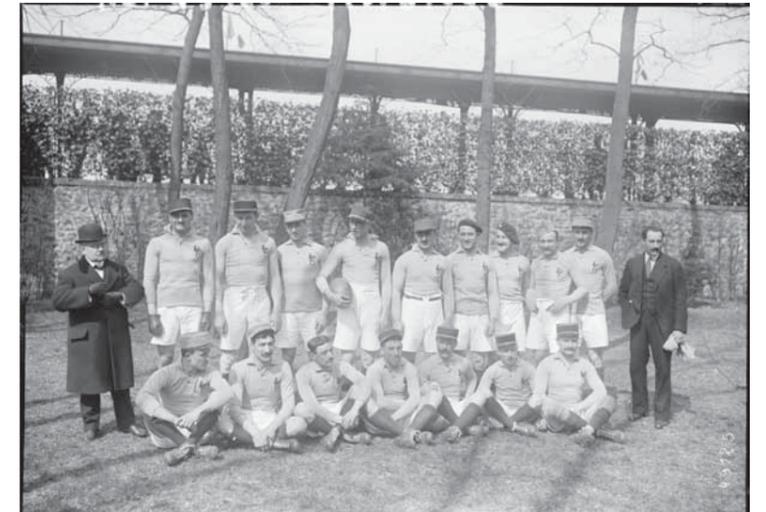
<sup>2</sup> Le film de cette rencontre est en ligne sur le site de l'ECPAD : <http://www.ecpad.fr/les-images-de-lecpad-accompagnent-la-rencontre-france-nouvelle-zelande>

■ ■ ■ de Beyssac, Fellonneau, Béchade, Bascou, etc. », rapporte quelques semaines plus tard dans une interview<sup>3</sup> le capitaine du XV tricolore, le sergent-pilote Maurice Boyau, leader de l'équipe de France avant-guerre.

### DE RETOUR AU FRONT

Avant dernier dans la sélection de Maurice Boyau, Roger Béchade est sous-lieutenant au 171<sup>e</sup> RI le 8 avril lorsqu'il arrive au stade de Vincennes. Bordelais d'origine, Béchade a fait presque toute sa carrière de rugbyman au Club athlétique périgourdin et il a commandé l'équipe du 50<sup>e</sup> RI, plusieurs fois championne de France militaire. Habile avec le ballon, il se distingue sur la pelouse de Vincennes. Moins de deux semaines plus tard, le 21 avril, il est de retour au Chemin des Dames avec son unité qui s'installe dans le secteur de la Ferme Gerleaux et d'Ostel. Le 5 mai au matin, le régiment s'élanche depuis la tranchée de la Gargousse en direction des positions allemandes. Le sous-lieutenant Béchade est tué près de la ferme de la Royère lors de l'assaut « pour atteindre et occuper le rebord nord du plateau du Chemin des Dames », selon les ordres assignés à son régiment. Le 171<sup>e</sup> perd ce jour-là 185 soldats blessés et 153 tués ou disparus dont 4 officiers<sup>4</sup>. « La terrible liste des sportifs tués s'allonge douloureusement. Roger Béchade, qui jouait si magnifiquement, il y a quelques semaines à peine, le match international France-Nouvelle-Zélande, dans lequel il fut considéré comme le meilleur joueur français sur le terrain, vient d'être tué à l'ennemi », annonce la revue *Rugby* le 19 mai 1917<sup>5</sup>.

Parmi les autres joueurs du XV français réunis pour le match du 8 avril 1917, le lieutenant Henri Fellonneau trouve également la mort pendant la guerre. Natif de Libourne, joueur de l'Union athlétique libournaise et du Racing club de France (RCF), il a été mobilisé en août 1914 au 257<sup>e</sup> RI. Puis, il est passé au 162<sup>e</sup> RI avant d'intégrer l'aviation en tant qu'élève pilote, le 15 décembre 1917. Il prend les commandes d'un avion avec le grade de lieutenant au sein de l'escadrille 77, en juin 1918. Cette même année, il remporte la Coupe de l'Espérance (qui remplace le championnat de France de rugby pendant la guerre) avec le RCF, participe aux deux rencontres contre l'équipe des « Tanks » britanniques<sup>6</sup> et joue une nouvelle fois contre les Néo-Zélandais avec l'équipe de France militaire. Henri



Fellonneau est tué aux commandes de son biplan SPAD XIII près de Soissons, le 21 juillet 1918.

Quant au lieutenant de Beyssac, lui aussi présent sur la pelouse de Vincennes le 8 avril 1917, il meurt des suites de ses blessures, le 14 juin 1918, après avoir dirigé à bord de son char Schneider l'attaque de l'AS 15 près de Belloy dans l'Oise. De Beyssac avait été international à cinq reprises en 1912 et en 1914, disputant deux rencontres du Tournoi des 5 Nations en 1912 contre l'Irlande et l'Écosse, et trois rencontres du Tournoi 1914 contre l'Irlande, le Pays de Galles et l'Angleterre. Artilleur avant son affectation dans l'artillerie spéciale, il est fort probable qu'il ait été renvoyé dans le secteur du Chemin des Dames après le match contre la Nouvelle-Zélande. Maurice Boyau, légende du rugby français, également pilote dans l'escadrille 77, dite « des sportifs », sera engagé dans le ciel du Che-

(SUITE DU TEXTE P. 30) ■ ■ ■

<sup>3</sup> Mené par le futur réalisateur de cinéma Henri Decoin, l'entretien paraît sous le titre « Un entr'acte de la guerre » dans la revue de sport, *La vie au grand air*, le 15 juin 1917. Consultable en ligne sur le site [www.bnf.gallica.fr](http://www.bnf.gallica.fr)

<sup>4</sup> JMO du 171<sup>e</sup> RI, SHD, 26N708/7, p. 17.

<sup>5</sup> Les numéros de la revue *Rugby* sont consultables en ligne sur le site [www.bnf.gallica.fr](http://www.bnf.gallica.fr)

<sup>6</sup> L'équipe britannique de rugby des « Tanks » était formée de soldats mobilisés au front et venant de diverses nations du Royaume-Uni.



### À VINCENNES LE 8 AVRIL 1917

En haut, l'équipe de France militaire. Maurice Boyau, le capitaine, tient le ballon au centre. Alfred Eluère est le premier debout en partant de la droite.

Ci-contre, Le « Haka » de l'équipe militaire de Nouvelle-Zélande. Photographies Agence Rol. Bibliothèque nationale de France

29



L'équipe militaire de rugby de Nouvelle-Zélande à Vincennes. Photographies Agence Rol. BNF

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 29)

-min des Dames au printemps 1918. Il connaît une fin tragique lors d'un combat aérien au-dessus de la Lorraine, le 16 septembre 1918, après 35 victoires homologuées. Comme les Français, après le match à Vincennes,

les soldats néo-zélandais retrouvent la réalité du front. L'un d'eux, Reginald Taylor, qui a joué sous le maillot de l'équipe des All Blacks avant-guerre, est tué à Messines en juin 1917.

#### LA MÉMOIRE DES RUGBYMEN

L'histoire de ces rugbymen retirés brièvement des tranchées pour affronter les All Blacks en 1917 relève en tous points d'un scénario hollywoodien. Bien que le rugby ait été largement endeuillé par la Grande Guerre, la mémoire des rugbymen tombés au cours du conflit est longtemps restée du seul ressort des clubs qui ont élevé pour certains des monuments aux morts alors qu'en 1920 naissait la Fédération française de rugby. L'expérience combattante s'était pourtant largement imprégnée des pratiques sportives développées au sein des unités et mises en valeur pendant la guerre, à l'instar de la rencontre du 8 avril 1917. La Grande Guerre, à laquelle ont été mêlés de nombreux rugbymen internationaux, a contribué à développer la popularité d'un sport qui doit en définitive beaucoup à ses figures disparues au champ d'honneur.

### France/Nouvelle-Zélande

#### L'équipe de France

Maurice Boyau (capitaine), Alfred Eluère, Henri Fellonneau, Roger Béchade, Pierre Jauréguy, Emile Strohl, Marie-Joseph de Fozières, Paulin Bascou, Jules Forguès, Jean-Jacques Conilh de Beysac, Jean-Marie Arnal, Marcel Monniot, Marcel Favre, Juppé, Rouziès

#### L'équipe de Nouvelle-Zélande

G. Murray (capitaine), H. W. Adams, E. Ryan, G. B. Owles, N. F. Stead, G. C. McIntyre, G. Brown, R. Taylor, R. Fogarty, G. Whittington, A. Wilson, L. Cockcroft, G. King, J. Moffatt, T. French

## ALFRED ELUÈRE, un futur président de la FFR au Chemin des Dames

**LE SAMEDI 7 AVRIL 1917**, alors que le 64<sup>e</sup> RI vient de reprendre plusieurs positions aux Allemands près de Laffaux dans l'objectif de préparer la grande offensive dans ce secteur du Chemin des Dames, l'officier Alfred Eluère est convoqué d'urgence : il est sélectionné pour faire partie de l'équipe de France militaire de rugby qui doit affronter le lendemain en match amical la Nouvelle-Zélande.

La revue *Rugby* rend compte à ses lecteurs de cet inhabituel intermède sportif par un simple entrefilet dans son édition du 14 avril 1917 : « On sait que l'ex-joueur du Stade Nantais, Eluère, est un de nos plus jeunes capitaines.

*Dimanche, il figurait dans l'équipe de France contre les Zélandais, réussissant le peu banal exploit sportif d'être encore le samedi soir, à 5 h 30, dans les tranchées, venant prendre part à une attaque victorieuse dans son secteur, et de filer aussitôt après sur Paris, en auto, pour aller jouer le match promis ».*

Eluère est né le 28 juillet 1893, et malgré son jeune âge, il apparaît déjà avant la guerre dans les compositions de l'équipe première du Stade nantais université club, que préside son père. Il s'engage en octobre 1913 au 64<sup>e</sup> RI d'Ancenis, pour ce qu'il pense être une période de 3 ans. Caporal dans ce régiment à la mobilisation, il

est sous-lieutenant le 22 février 1915, lieutenant le 4 avril 1916 et capitaine le 31 décembre de cette même année, devenant, à 23 ans et demi, l'un des plus jeunes capitaines de l'armée française. En mars 1917, le 64<sup>e</sup> RI prend position au Chemin des Dames, un secteur qu'il ne quitte pratiquement plus jusqu'en mai 1918. Après la prise de Neuville-sous-Margival, Eluère se distingue par son courage en particulier les 3 et 5 avril 1917 au cours de plusieurs assauts sur des positions allemandes à Laffaux. De retour du match contre la Nouvelle-Zélande, « l'as de l'infanterie », comme le surnomme Maurice Boyau, est dirigé



Alfred Eluère, président de la Fédération française de rugby de 1943 à 1952. Coll. part.

■ ■ ■ le 16 avril vers Villers-en-Prayère avec le 64<sup>e</sup> RI, et n'est pas directement engagé dans l'offensive française. Les 18 et 19 avril, le régiment monte relever la 15<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale entre Cerny-en-Laonnois et le Poteau d'Ailles.

Loin du front du Chemin des Dames, la fin de ce même mois d'avril voit la victoire de Nantes, le club d'Eluère, sur le Stade toulousain en finale de la Coupe de l'Espérance. L'influence de ce rugbman se fait même sentir sur la conduite de son régiment. Les groupes de combat sont incités à faire du sport et certains bataillons disputent des tournois de rugby, comme celui organisé le 18 octobre 1917, à la

veille de l'offensive de la Malmaison.

En novembre 1917, devenu chef du deuxième bataillon du 64<sup>e</sup> RI, tout récemment décoré de la Légion d'honneur, Alfred Eluère occupe avec ses hommes des positions proches de la ferme de la Royère. Le 64<sup>e</sup> RI passe l'hiver dans ce secteur, occupant plusieurs anciennes carrières, dont celle de la ferme de Froimont, que le JMO du régiment désigne par sa dénomination allemande approximative : « Tauntzin Höhle »<sup>1</sup>. Le 14 février 1918, Eluère y reçoit la visite du général Duchêne, commandant la VI<sup>e</sup> armée, alors que les premiers soldats américains de la 26<sup>e</sup> division d'infanterie arrivent sur place. Le 27 mai 1918 à l'aube, le 64<sup>e</sup> RI encaisse de plein fouet l'offensive allemande au Chemin des Dames. Il se replie sur Ostel puis sur les rives de l'Aisne dans la journée. Eluère parvient à réunir quelques hommes de son unité pour passer la rivière, mais près de 1 600 hommes du 64<sup>e</sup> manquent à l'appel, tués, blessés et disparus. Le régiment est presque anéanti en une seule journée. Le capitaine Eluère, blessé et presque seul à la tête de quelques dizaines d'hommes encore valides, est évacué le 8 juin vers Arcis-sur-Aube, où le 64<sup>e</sup> RI doit être reconstitué.

La paix revenue, Alfred Eluère joue quelques saisons au Sporting club universitaire de France (SCUF), sous les couleurs duquel il est sélectionné pour le match perdu contre les Etats-Unis aux Jeux Olympiques de 1920 à Anvers. Cette rencontre n'est pas reconnue comme « test-match », et Eluère n'a pas d'occasion

par la suite de devenir international. Etabli dans les Landes, il est maire d'Hossegor de 1935 à 1972, et préside la Fédération française de Rugby de 1943 à 1952 ainsi que le Comité national des sports de 1947 à 1966.

Denis GAILHARD  
et Franck VILTART

<sup>1</sup> JMO du 64<sup>e</sup> RI, SHD 26 N 657/5 p. 17.



## Dans la tranchée des rugbymen

Le centenaire de la Grande Guerre permet de rendre hommage à tous les rugbymen tombés au Chemin des Dames (Ronald Simson, premier joueur international britannique de rugby mort au cours de la guerre, est tué le 15 septembre 1914 au Chemin des Dames).

- **12 septembre**  
17 h 30, **conférence de Michel Merkel** auteur de « 14-18, le sport sort des tranchées », amphithéâtre du conservatoire de musique de Laon.
- **13 septembre**  
10 h 30, **cérémonie aux monuments des Basques** à Craonnelle, en présence des jeunes joueurs français et britanniques.  
14 h 00, **tournoi de rugby junior au stade de rugby de Laon**, avec présentation sous forme d'exposition des travaux des jeunes joueurs sur la Grande Guerre.
- **14 septembre**  
14 h 00, **match de gala franco-britannique.**

Projet du Conseil général de l'Aisne, en partenariat avec la Mission du centenaire, la Fédération française de rugby, le comité départemental de rugby de l'Aisne, le Rugby club de Laon et l'USEP.

# LE PASSAGE DE L'AISE SOUS LE FEU

UN TÉMOIGNAGE SUR LE BOMBARDEMENT SUBI PAR LES BRITANNIQUES LE 14 SEPTEMBRE 1914 AU SUD DU CHEMIN DES DAMES À PONT-ARCY.

Le 14 Septembre 1914, à Pont-Arcy, les unités de la 2<sup>e</sup> division britannique franchissent l'Aisne sous le feu des canons allemands. Après une rafale d'obus, le lieutenant Kevin Martin décrit le spectacle qu'il a sous les yeux :



Le lieutenant Godfrey Lyall Miller, tué à Pont-Arcy le 14 septembre 1914. Coll Peter Bishop

« J'AI TROUVÉ l'endroit dans une terrible pagaille. La colonne de transport des munitions avait été touchée par les obus sur le pont. Le terrain autour était bouleversé par les trous d'obus profonds de 5 ou 6 pieds<sup>1</sup> et larges de 12 ou 15 pieds. Il y avait 3 ou 4 wagons de munitions avec tous leurs chevaux tués ou blessés, et un canon était coincé en travers de l'ouvrage avec tous ses chevaux tués. Derrière le café, près du pont, j'ai trouvé le lieutenant Miller et le sapeur Gregory. Un infirmier du corps royal médical de l'armée m'a dit que dix sapeurs avait été évacués blessés par ambulance. Tous les chevaux de la section gisaient morts ou blessés. Une partie du tablier du pont avait été détruite. Le Major est arrivé avec quelques hommes, il a lu l'éloge funèbre sur les corps de Miller et Gregory et nous les avons enterrés sur place. Tout ceci était très impressionnant et triste. Miller était l'officier idéal, nous l'aimions tous. Son absence a été durement ressentie le soir au souper. Comme nous avons été bombardés toute la journée sur la passerelle et qu'aucun de nous n'avait été touché, nous pensions que l'arrière du pont du canal était l'endroit le plus sûr ».



Les sépultures de R.M. Gregory et G.L. Miller au cimetière militaire britannique de Vailly-sur-Aisne. Photo Y.F.

Le 28 septembre 1914, dans le quartier de Hyde Park à Londres, Sir John and Lady Miller reçoivent, du Major PT Denis de Vitre commandant de l'unité du Génie dans laquelle servait leur fils, le lieutenant Godfrey Lyall, la lettre suivante, datée du 16 septembre :

« JE NE DOUTE PAS que vous attendiez de moi des précisions sur la mort de votre fils, le Lieutenant Godfrey Lyall Miller du Royal Engineers. Il effectuait son devoir près d'un pont sur un canal que l'ennemi avait tenté de détruire n'y parvenant que partiellement. Ses ordres étaient de le remettre dans un état praticable pour permettre le passage des troupes et des canons. Le pont était derrière la passerelle où nous nous trouvions. Malheureusement, nous nous en sommes aperçus trop tard, l'ennemi l'avait à sa portée presque au mètre près. [Le Lt Miller] était donc en service, à 16 heures le 14 septembre. Des éléments d'artillerie traversaient le pont lorsque l'ennemi a déclenché sur celui-ci un violent bombardement d'obus explosifs. Votre fils a été tué par l'un de ces obus tombé à moins de dix pieds de l'endroit où je l'ai retrouvé allongé sur le dos. Bien que près de lui des hommes, des chevaux et des véhicules ont été retrouvés pulvérisés, lui ne semble avoir été touché que par de petits éclats d'obus. Ceux-ci ont entraîné, semble-t-il, une hémorragie interne. Son visage était plutôt naturel et tranquille. Nous l'avons enterré à la nuit tombante près de l'endroit où il est tombé. J'ai donné l'ordre de bien marquer sa tombe avec de lourdes pierres. Je puis sincèrement vous affirmer qu'il était tenu en haute estime par les officiers, les sous-officiers et les hommes de la Compagnie, et que tous nous l'aimions. Pour moi, en tant que commandant de la Compagnie, sa disparition est une grande perte, car je sais qu'il faisait de son mieux quoiqu'on lui demande. Dès l'instant où il m'a rejoint à la mobilisation à Aldershot, il a montré qu'il ferait un bon officier, et plus j'apprenais à le connaître et plus je l'appréciais et plaçais ma confiance en lui. Désormais, il me manque terriblement et je suis extrêmement affligé qu'une telle jeune vie prometteuse ait été brisée si tôt.

A part son revolver et son ceinturon, j'ai rassemblé la plupart de ses effets personnels et son équipement et je vous propose de vous les faire parvenir dès que j'en aurai trouvé les moyens. »



Plusieurs mois après, les effets du bombardement allemand sur le pont franchissant la rivière à Pont Arcy et la passerelle provisoire installée par le génie. Carte postale, coll. Paul Kendall

Le Lieutenant Godfrey Lyall repose aujourd'hui dans le cimetière britannique de Vailly-sur-Aisne. Il avait 21 ans en septembre 1914. Parmi ses affaires personnelles renvoyées en Angleterre, les parents du jeune officier trouvent son journal de guerre. Sur la dernière page sont écrits ces mots :

« 13 HEURES : Bombardement ennemi sur le pont. Plusieurs coups très proches. Les chevaux de deux charrettes de fourrage piétinent ; une ambulance est touchée dans un champ près du pont. Plutôt déplaisant car nous sommes sans défense et ne pouvons répliquer ».

Yves FOHLEN  
Avec le concours  
de Peter Bishop  
et Paul Kendall



Le pont franchissant la rivière à Pont-Arcy et la passerelle provisoire à la fin de la guerre. Carte postale, coll. Paul Kendall



La position de Pont-Arcy dans une boucle de l'Aisne. Croquis pour le service des ponts établi le 29 mars 1917 (JMO du 112<sup>e</sup> RIT) en vue de l'offensive française. [26 N 796/15 p. 12-13/32] Service historique de la Défense

<sup>1</sup> Un pied équivaut à 30,48 centimètres.

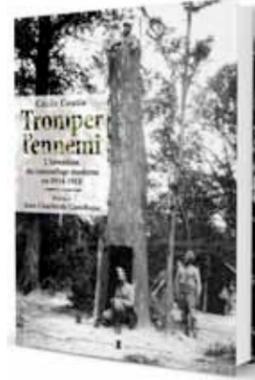
■ COUTIN Cécile, DE CASTELBAJAC Jean-Charles (préf.), *Tromper l'ennemi : l'invention du camouflage moderne 1914-1918*, Paris, éditions Pierre de Taillac, 2013, 226 p.

DÈS AOÛT 1914, plusieurs soldats ont entrepris de rendre invisibles les uniformes trop voyants et les pièces d'artillerie. La guerre de position et l'importance croissante de la reconnaissance aérienne vont permettre à

Guirand de Scevola d'attirer l'attention de l'état-major. On lui adjoint rapidement une trentaine d'hommes pour créer ce qui va devenir la section de camouflage, le recrutement s'effectuant autour de deux profils particuliers : les peintres cubistes (pour leur capacité à décomposer la couleur et les formes), les décorateurs et accessoiristes de théâtre (pour leur maîtrise de l'illusion et du trompe-l'œil), auxquels s'ajouteront des sculpteurs, comme Paul Landowski.

Envoyés sur le front de Picardie, ils réalisent la première démonstration à Moreuil (Somme) en mars 1915, et la première installation d'un arbre-observatoire entre les lignes françaises et allemandes a lieu à Lihons-en-Santerre (Somme) en mai. Très rapidement un premier atelier est ouvert à Amiens, par réquisition de l'ancienne halle aux blés et de l'école des Beaux-Arts. L'existence de la section de camouflage est officialisée en août 1915 et organisée autour d'un dépôt central à Paris (aux Buttes-Chaumont), et de trois ateliers secondaires (Amiens, Châlons, Nancy). Les effectifs augmentent rapidement jusqu'à atteindre un total de 3 000 soldats et 10 000 civils au début de l'année 1918. Lorsqu'en février 1917, l'extension du front anglais, qui englobe désormais Amiens, conduit au déménagement de l'atelier à Chantilly, d'immenses infrastructures sont construites en bordure du champ de course, 1 200 ouvrières, 300 soldats territoriaux et 200 prisonniers de guerre y travaillent. Il faut bien cela pour remplir l'ensemble des missions qui leur sont assignées, et qui font appel à l'ingéniosité et à la créativité de ces artistes : reconnaissance, fabrication puis installation d'observatoires dans le no man's land (que les Allemands ne découvrent qu'en 1918 lors de leur offensive), peinture en série des pièces d'artillerie et des avions, réalisation chaque mois de 180 000 m<sup>2</sup> de toiles peintes et de 450 000 m<sup>2</sup> de treillis métallique, fabrication de centaines de leurres...

La richesse du fonds iconographique réuni par l'auteur (photographies de l'Armée, aquarelles extraites des carnets de guerre des artistes) permet de mesurer l'envergure de certaines opérations comme la dissimulation de voies de communication, ou l'invention grâce au recrutement de chimistes d'appareils produisant un brouillard artificiel pour empêcher les bombardements aériens. A Maricourt (Somme) en



1916, un arbre observatoire de 9 m de haut, identique au peuplier qu'il remplace, est installé de nuit à 150 m des lignes ennemies, dans le no man's land. Lorsque Pierre Loti entre à Noyon en juin 1917, un mois après la création d'un atelier de camouflage installé dans le théâtre de la ville, il s'étonne de trouver un peu partout dans les rues des décors et des perches de plusieurs mètres de haut, soutenant de grandes toiles peintes en trompe-l'œil, visant à masquer les mouvements de troupes.

La même année, sur le Chemin des Dames, la chapelle de la Bove, qui sert de repère à l'artillerie allemande, est démolie en une nuit puis reconstruite à 400 m de distance, créant la confusion chez les Allemands qui ne découvrent le subterfuge qu'au bout de deux jours. La préparation de l'offensive de la Malmaison (octobre 1917) nécessite l'installation sur la ligne de front Pinon/la Malmaison/Pargny-Filain, de 109 guérites et observatoires blindés et l'utilisation de 350 km<sup>2</sup> de grillage recouvert de raphia pour le camouflage. Trois mois de travail !

Bien que jugée indispensable par l'état-major, la section de camouflage ne fait pas partie du projet de réorganisation de l'armée en 1919. Elle tombe vite dans l'oubli.

Ce livre très documenté met au jour un pan méconnu de l'histoire de la Première Guerre mondiale.

Lectures par :  
Loïc DUFOUR  
de la Bibliothèque  
départementale de l'Aisne

■ GILLES Benjamin, HORNE John (préf.), *Lectures de poilus 1914-1918. Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement, L'atelier d'Histoire, 2013, 331 p.

SI LES PRATIQUES culturelles des poilus sont au cœur de cet ouvrage, Benjamin Gilles a enrichi son propos d'une analyse éclairante sur la période qui précède la guerre. Il dresse le portrait d'une nation de lecteurs dont la vie quotidienne est marquée par la presse qui connaît une diffusion sans précédent (10 millions d'exemplaires vendus quotidiennement pour 20 millions d'adultes). En 1914, c'est une génération de soldats maîtrisant l'écrit et fortement politisée qui est mobilisée.

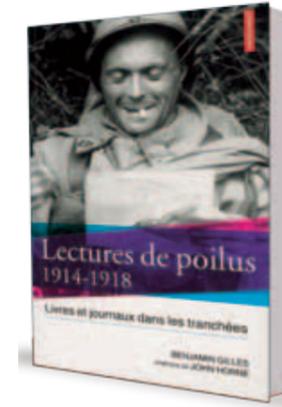
L'armée elle-même joue un rôle en matière de lecture publique avec la création dans les années 1880 de 244 bibliothèques de caserne et de 133 bibliothèques de régiments. Pourtant, contrairement à l'Allemagne qui va s'appuyer sur les éditeurs pour créer des bibliothèques portatives au front et faire de la culture une partie intégrante de la guerre, l'armée française entretient une attitude ambivalente vis-à-vis de la lecture.

Tolérant les Foyers du soldat qui avec l'aide de la Société Franklin créent une cinquantaine de lieux de repos dotés en livres, elle encadre strictement la distribution de la presse. L'enjeu est de taille pour les soldats qui portent devant le Parlement 95 recours contre cette censure. La lecture est pour eux une manière de revivre des pratiques culturelles du temps de paix. Se pose la question de la réception de la presse par les poilus. Les correspondances et les carnets de guerre étudiés par Benjamin Gilles ne laissent guère de doutes sur la déception qui domine chez les soldats, face à l'absence totale de réalisme des descriptions et à la mythification du sacrifice pour la patrie. Ce sentiment de dépossession et le besoin de décrire l'expérience vécue va les conduire à la production des journaux de tranchées.

Il faut attendre fin 1916 pour que l'armée considère la lecture comme un moyen de remobiliser les soldats. Dans la Somme, une enquête commandée par l'état-major révèle l'importance de la pratique de la lecture avec 10 000 ventes quotidiennes de journaux pour 35 000 hommes, et l'impact des grands événements (accords de paix Allemagne/Russie ou offensive allemande de 1918) sur les ventes de journaux. Le poilu, soldat-citoyen, entend être informé en temps réel. En février 1917, sont créées 220 bibliothèques de front. L'entrée en guerre des Etats-Unis porte ce chiffre à plus de 1 000. Une commission liste les titres correspondant à de « saines lectures » et établit une répartition par genre : 50% de romans, 30% de documentation professionnelle très axée sur le monde rural, 20% de livres de propagande.

Les livres de témoignage sur la guerre sont absents de ces bibliothèques, ce qui ne les empêche pas de circuler dans les zones de combat. *Le feu* de Barbusse est d'abord publié en feuilleton dans *L'Œuvre*, journal vendu quotidiennement à plus de 10 000 exemplaires sur le front. Les ouvrages pacifistes sont également exclus, mais on les trouve dans les tranchées, expurgés par la censure, tandis que les tracts clandestins et le journal *La Vague* sont systématiquement saisis. La circulation de ces tracts indique cependant que la frontière entre le front et l'arrière reste perméable, et qu'il existe une intense activité de contournement de la loi.

L'étude statistique de la lecture de livres sur le front est rendue quasiment impossible par l'absence d'archives. Seule l'analyse par l'auteur des correspondances et des témoignages donne quelques indices sur les titres lus et les motivations des lecteurs. De ce corpus dans lequel les romans légers d'avant-guerre côtoient les « Pensées » de Pascal, il s'avère difficile de tirer des conclusions. Les livres dont ces lettrés parlent constituent un moyen de se « débarbouiller l'esprit et l'imagination » (Robert Dubarle). De même, ils donnent des outils mentaux pour penser la guerre. Jusqu'en 1916, les écrivains les plus cités pour mettre en mots les tranchées sont Zola (*La Débâcle* sur la guerre de 1870, *Germinal* pour l'analogie entre les tranchées et la mine) et Tolstoï (*Guerre et paix*). Les livres patriotiques qui paraissent à l'arrière sont ignorés par les poilus qui dénie à tout autre qu'eux-mêmes la légitimité de transcrire leur quotidien. En septembre 1917, Olivier Deguise, député de l'Aisne, ironise à l'Assemblée sur le *Bulletin des Armées*, journal officiel réalisé par l'état-major, « qui sert surtout à envelopper les denrées les plus diverses... c'est peut-être le meilleur usage qu'on peut en faire... il n'est pas lu... ».



La conclusion de Benjamin Gilles selon laquelle lire dans la tranchée n'est plus un acte culturel, mais un acte politique et social, ouvre la voie à une analyse des tactiques mises en œuvre par les soldats pour endurer la guerre industrielle. L'auteur rejoint les recherches menées par Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien*. La lecture devient braconnage et s'inscrit dans un ensemble plus vaste de création d'espaces de liberté, où le soldat remplace l'ordre établi par le sien au gré des circonstances. Si lire c'est se créer une scène intérieure (De Certeau), fabriquer un journal revient à construire une scène collective, et rédiger son contenu à s'y mettre en scène. Les journaux de tranchée font parfois œuvre de contournement de la propagande et de la censure, et confèrent à leurs artisans une certaine maîtrise de la représentation de leur quotidien. L'artisanat de tranchée, qui transforme des objets porteurs de mort en objets usuels, devient entreprise de libération de l'esprit par le geste. Il s'inscrit lui aussi dans cette logique de temps volé à la guerre. La lecture et l'artisanat semblent ainsi relever de la même volonté de déserrer par l'imaginaire ou le geste répétitif ; un processus d'intériorisation dont Nicolas Mariot a signalé l'importance dans *Tous unis dans les tranchées ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*. Le philosophe Ludwig Wittgenstein, qui travaille à son œuvre dans les tranchées, écrit dans ses *Carnets secrets* : « Je suis de bonne humeur, je me suis remis au travail. Actuellement c'est lorsque j'épluche les patates que je peux le mieux travailler. Je me porte toujours volontaire pour cela. » En s'intéressant à l'anthropologie du soldat qui ne combat pas, l'ouvrage de Benjamin Gilles enrichit considérablement la connaissance de la vie au front, et rejoint cette pensée de Jean Norton Cru (*Témoins* p. 435) : « ...l'avenir saura que le poilu, en dehors des exercices religieux qu'il pouvait pratiquer, avait une vie spirituelle, bien pâle sans doute et n'affleurant que par à-coups, mais enfin quelque chose qui n'était pas le souci du pinard et de la relève ». Comment ont-ils fait pour tenir ? Ils ont inventé leur quotidien.

## La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée  
par le Conseil général de l'Aisne  
n° 31 / avril 2014  
ISSN : 2259-114

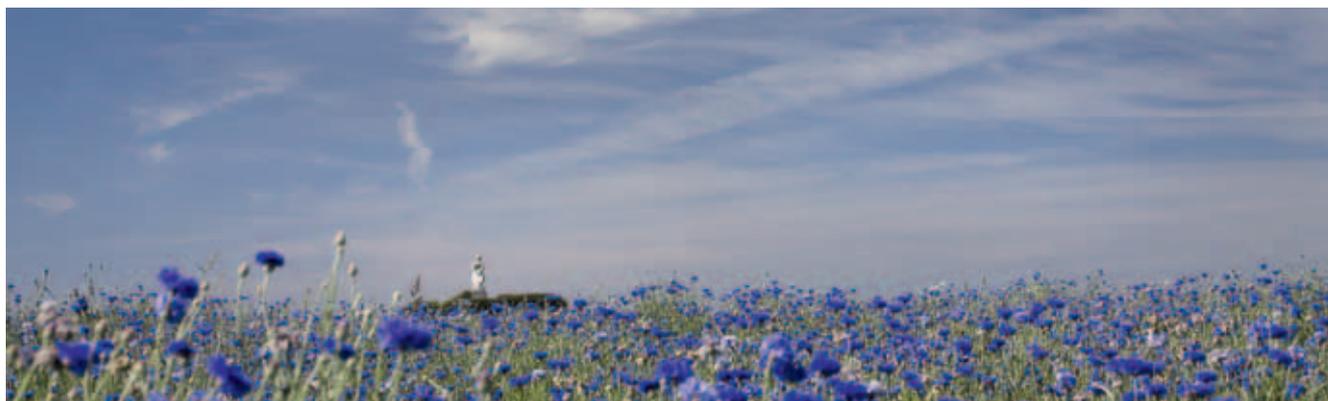
- Directeurs de la publication :  
Yves Daudigny, Philippe Mignot  
- Rédacteur en chef :  
Damien Becquart  
- Comité de rédaction : Damien  
Becquart, Anne Bellouin, Caroline  
Choin, Yves Fohlen, Michel Sarter,  
Franck Viltart  
- Assistante : Karine de Backer  
- Edition, mise en page : Damien  
Becquart  
- Remerciements : Jean-Christophe  
Dumain, Benoît Le Roux, Amin  
Toulors, Christian Jomard Adeline  
Cheutin, Sophie Levert, Laurence  
Moutarde, bibliothèque Suzanne  
Martinet de Laon, mairie de Beau-  
riex.

> Abonnement gratuit, demande  
auprès de la mission Chemin des  
Dames/Familistère de Guise :  
missionchemindesdames@cg02.fr  
Tél. 03 23 24 88 39

> Nous écrire :  
La lettre du Chemin des Dames,  
mission Chemin des Dames/Fami-  
listère de Guise, Conseil général de  
l'Aisne, rue Doumer, 02013 Laon  
Cedex.  
Réédition mars 2015 : Imprimerie du  
Conseil général de l'Aisne



Didier TATIN - CG 02



Des bleuets sur le Chemin des Dames en 2007.

**16 avril** : Voir le programme en page 3.

**17 avril** : projection du film *La Dette*, en présence d'Erik Orsenna, académicien, dans le cadre du festival Ciné Jeune de l'Aisne, Laon, MAL, 20h. Rens. Ciné Jeune de l'Aisne : 03 23 79 39 37.



**27 avril** : «Pancrace Royer (1705-1755) sur le chemin des Dames de France ».

**Avril-décembre** : exposition "Septembre 1914 : les Britanniques au Chemin des Dames" à la Caverne du Dragon - Musée du Chemin des Dames, Oulches-la-Vallée-Foulon. Voir en page 3.



36

**Avril-décembre** : "Saint-Quentin 14-18, une guerre en mémoire", cycle de conférences, de spectacles et d'expositions autour de la Grande Guerre à Saint-Quentin.



**Juin** : "14-18 en forêt de Retz", expositions, concerts, animations sur le thème de la Grande Guerre. Villers-Cotterêts et alentours.



**1er juin-31 août** : "14 dimanches au Chemin des Dames", concerts et poésies de la Grande Guerre à divers endroits du Chemin des Dames avec le chanteur Tichot autour de son nouvel album "De la boue sous le ciel".



**14 juin** : inauguration du Jardin de mémoire de l'aire du Moulin de Laffaux.



**Juillet-août** : "opération bleuets au Chemin des Dames", fleurissement des 30 km de la route RD18 en bleuets, fleur symbole de la mémoire des combattants de la Grande Guerre, passage du Tour de France le 10 juillet.



**28 août** : cérémonie commémorative de la charge de cavalerie britannique du 12<sup>e</sup> Lanciers à Moy-de-l'Aisne.



**29-31 août** : "Guise 1914, la bataille et la guerre", exposition, reconstitution et visites thématiques sur la bataille de Guise, à Guise.



**30 août** : cérémonie commémorative de la bataille de Guise à la nécropole franco-allemande de Le Sourd.



**12 septembre** : "Remember - Gedenken Aisne 1914" : cérémonies commémoratives internationales des batailles de la Marne et de l'Aisne.



**1ff3-14 septembre** : "La tranchée des rugbymen" : match international, tournoi de jeunes et cérémonie en mémoire des rugbymen et sportifs tombés au cours de la Grande Guerre, Chemin des Dames/stade de Laon.



**15 septembre-15 décembre** : "Vic-sur-Aisne et le Soissonnais dans la Grande Guerre", exposition et conférences, salle des fêtes de Vic-sur-Aisne.



**27-28 septembre** : "Les civils de l'Aisne dans la guerre", colloque sur la question des civils et des résistances à l'occupant en temps de guerre, Soissons.



**31 octobre** : cérémonie commémorative de la première bataille de l'Aisne, cimetière franco-britannique de Vailly-sur-Aisne.



**30 octobre-1er novembre** : "Les mises en guerre de l'Etat", colloque international du collectif d'historiens CRID 14-18. Craonne, Laon, Paris.



**28 novembre** : "Bleus Horizons" : concert littéraire d'après le roman de Jérôme Garcin, *Le Mail*, Soissons.



Un siècle jour pour jour après la disparition du poète Jean de La Ville de Mirmont, tombé au Chemin des Dames le 28 novembre 1914, littérature et musique convergent dans ce programme créé pour la commémoration et nourri par le roman éponyme de Jérôme Garcin. Coproduction ADAMA-Le Mail-Festival de Laon avec le soutien du Conseil général de l'Aisne - Tarifs 18 E et 9 euros. Rens. 03 23 76 77 70.

**6 décembre** : "100 ans pour l'exemple, les fusillés de Vingré" : cérémonie en mémoire des fusillés au monument des fusillés à Nouvron-Vingré.



**Décembre** : "L'exode des enfants" : exposition sur l'évacuation des enfants de la ville de Soissons en 1914, à Soissons.



**24 décembre** : centenaire de la première messe de Noël aux carrières de Confrécourt à Berny-Rivière.

